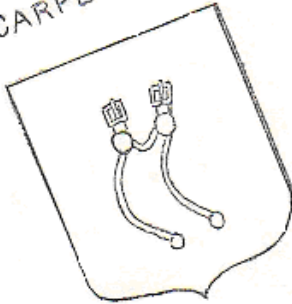
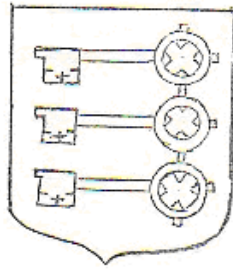


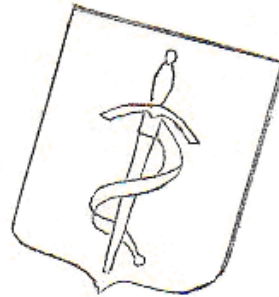
CARPENTRAS



AVIGNON



APT



*Chronique familiale  
Depuis 350 Années*



TARASCON



ORANGE



NÎMES

*Ce document retranscrit les mémoires de Madame Germaine Martial-Bernard, épouse de Théophile Marie Joseph René Mollet.*

*Il raconte les évènements de la branche Bernard depuis l'année 1620.*

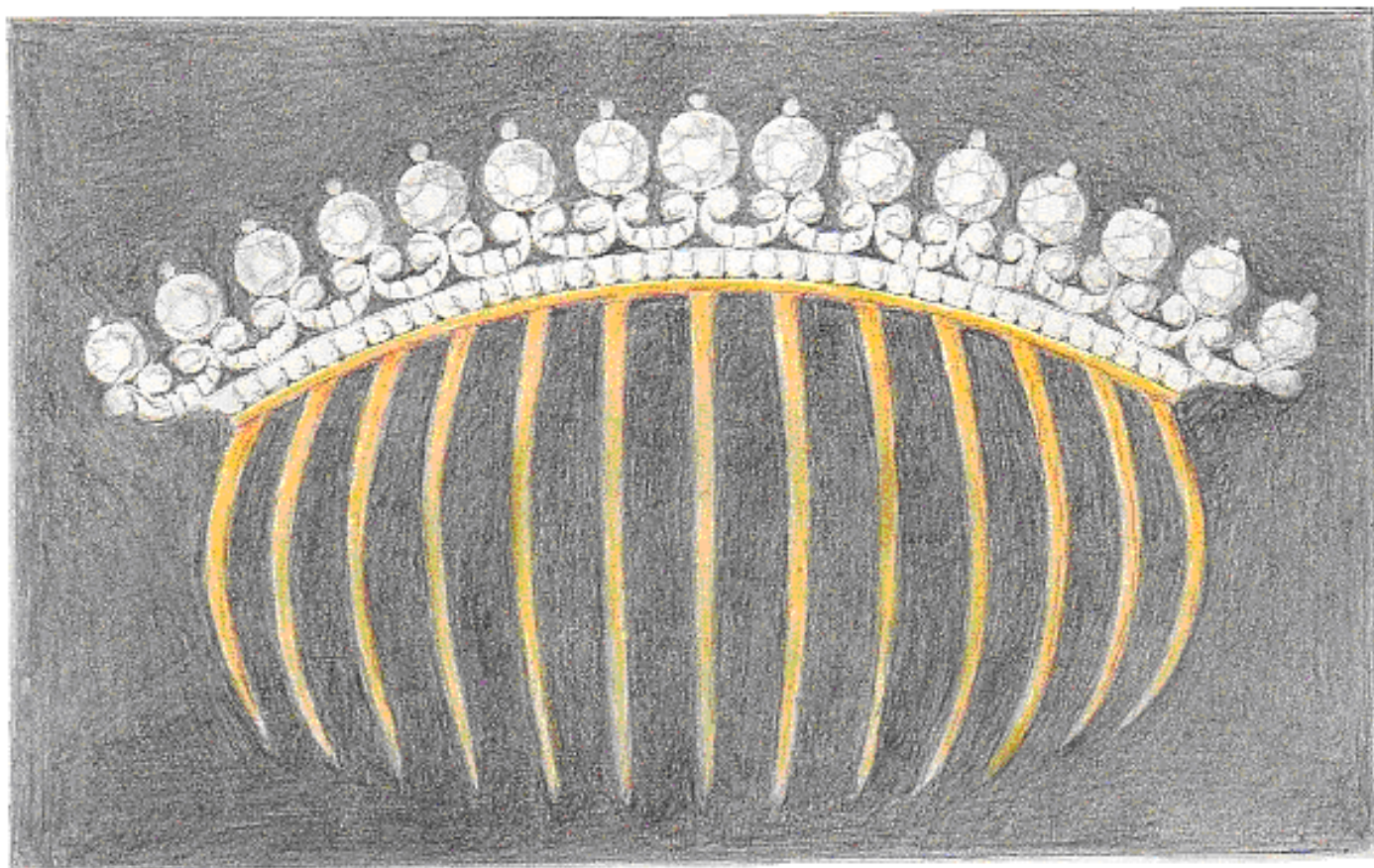
*Il a été retranscrit le plus fidèlement possible, en tenant compte de sa lecture parfois difficile.*

*Ce document est copyrighté, il est destiné à une lecture personnelle, et ne saurait être diffusé ou reproduit d'aucune façon, entièrement ou partiellement (tous droits réservés) sans l'accord des petits-enfants (Famille Pierre Mollet) de Madame Germaine Martial-Bernard.*

*Il est accessible sur Internet pour les raisons précitées...*

*MBC*  
*Chronique familiale*

II



1791

1795

Le papier sur lequel sont tracés les dessins de ces parures, avec un art extrême et précis, est certainement très ancien et témoigne d'une époque ainsi que d'une mode, résolues depuis des années.

Ils avaient dû déjà attendre assez longtemps dans leurs cartons, avant que viennent les y rejoindre d'autres dessins, datant d'après la grande tourmente, au temps du Directoire !

Car, dès ce moment, les Puissants du jour, ainsi que les « Merveilleuses » goûtaient fort l'élégance et le luxe, et les joailliers, surtout celui du « Ministère des relations extérieures », se chargeaient de pourvoir à leurs désirs. Aussi, dans nos archives, voit-on, peu à peu, les commandes affluer à nouveau.

Dès le 21 Fructidor, an X, on trouve, sur les registres, des « fournitures riches, destinées aux présents, conformément à l'arrêté du 8 Thermidor » : une bague, un cercle de tabatière, le 20 Thermidor.

En Germinal, an X : 8 Boîtes (tabatières)

Le 20 Prairial an X (1802) : diamants destinés aux présents à faire, à l'occasion des traités avec l'Angleterre et le Portugal.

Le 23 Fructidor an X : 6 Boîtes.

Le 19 Brumaire X : l'épée du Consul « Façon et monture du Régent et de 42 autres diamants sur l'épée, avec la liste des diamants employés. »

Le 24 Vendémiaire an X : ganse de chapeau.

Le 11 Brumaire an XII : 2 bagues au prix de 9 000 et 14 000 francs

Le 11 Frimaire an XII : 12 Boîtes

8 Messidor an XI « présents d'usage : perles pour collier à 3 rangs, bracelet, boucles d'oreilles et pendeloques.

Du reste, plus tard, en 1811, lors de la reconstitution des tribunaux de commerce, Louis Armand Sibert, fut appelé, par Napoléon, à faire partie de celui de la Seine, comme juge suppléant, et c'est lui qui eût à faire à Saint Cloud, une expertise des

« Bijoux de la Couronne », pour laquelle il se fit aider par son fils Henry. C'est de ce dernier que le souvenir de cet épisode a été recueilli verbalement et est arrivé jusqu'à nous, par son second fils :

Bressole Gibert (associé au banquier Davilliers) qui était le Grand Père de Madame Fernand de Ribes Christophe. Le Père de celle-ci, Armand Gibert, était ami de mon Grand Père et de mon Père, et je l'ai très bien connu.

Pour en revenir à l'épée du Consul, voici la liste des brillants employés pour son exécution, et leur estimation, mentionnés sur un papier du ministère des Relations Extérieures :

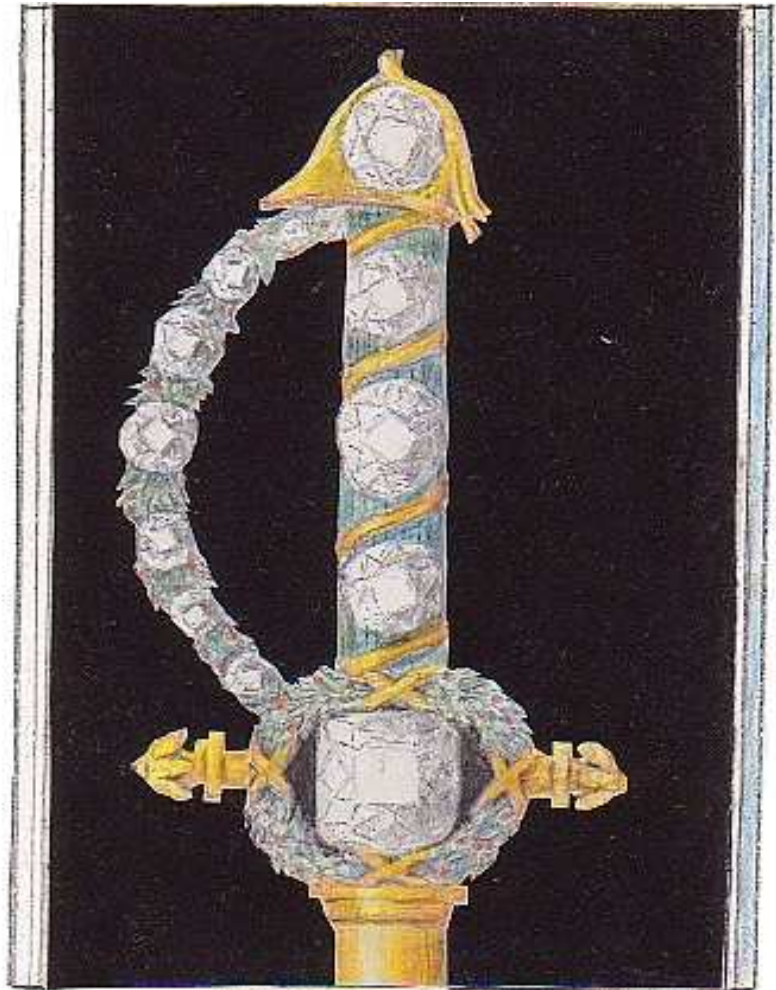
Brillant le Régent	12 000 000
1 brillant, pommeau	95 000
1 brillant milieu du pommeau	95 000
1 briolette	50 000
1 brillant milieu de la Branche	36 000
1 brillant sur le fourreau	36 000
2 pendeloques à la branche	15 000
2 pendeloques à la poignée	72 000
2 pendeloques à la coquille	16 000
2 pendeloques à la coquille de dessus	10 000
1 bouton de pommeau	1 800
14 brasselets de la poignée	937
14 brasselets de la poignée	<u>511</u>
	12 429 248 francs

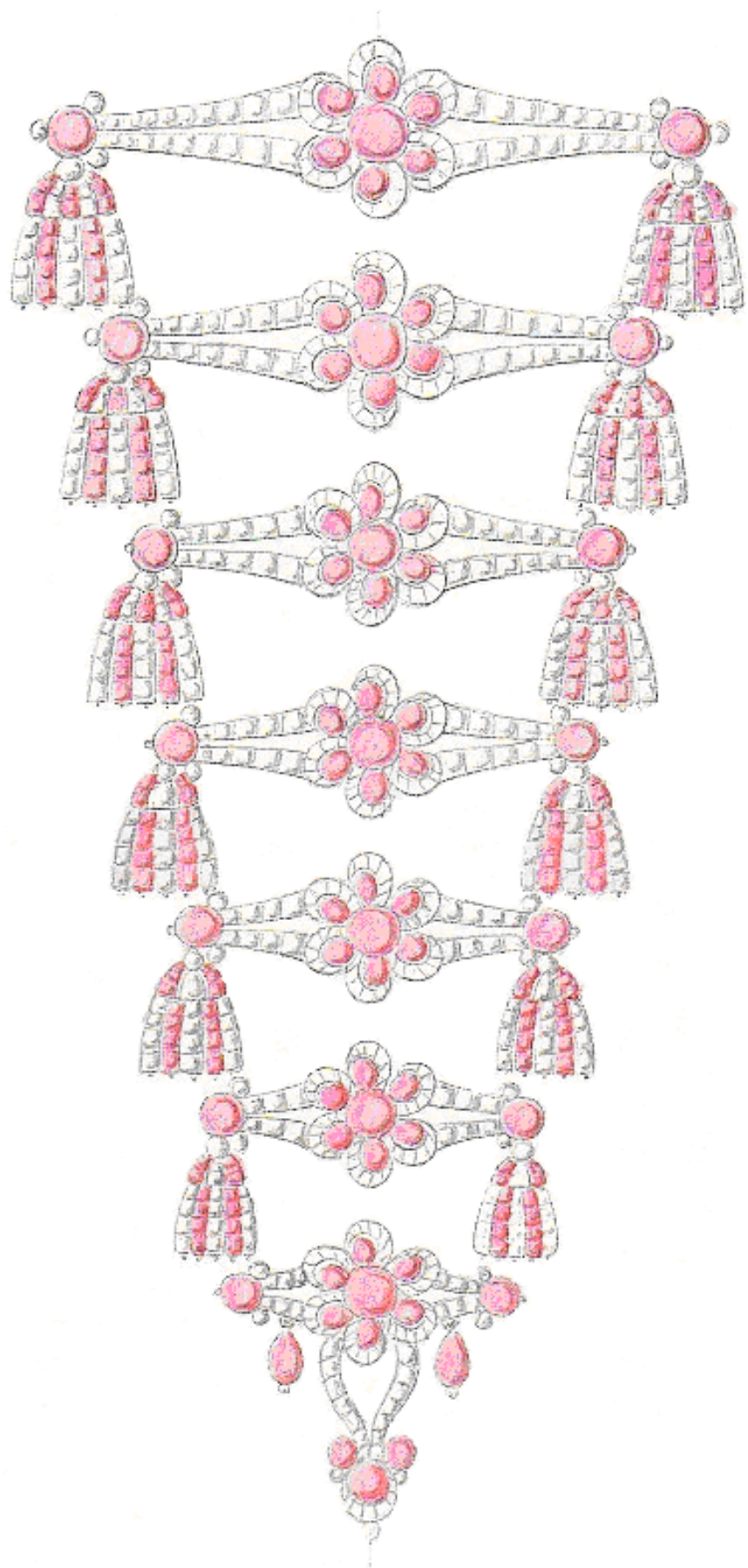


L'entourage seul a été agrandi en Germinal An II



Le Régent occupe le milieu de la coquille. Il est monté à jour. 2 brillants à côté sont montés à jour. Il y a 3 chatons sur la poignée montés sur un jaspe vert d'un fort bel effet.







Mais, de quelle manière le joaillier pouvait-il se procurer les éléments si précieux qu'il devait employer pour exécuter le somptueux joyau qui lui était ainsi commandé ? Aussitôt qu'il était chargé de cette commande, il devait soumettre des projets dessinés, puis le modèle étant agréé, il établissait un « choix projeté » des fournitures dont il supputait avoir besoin pour l'exécution de la pièce.

Il adressait alors cette liste au « Ministère des Relations extérieures », qui lui donnait officiellement l'autorisation d'aller au trésor. Cette autorisation était la copie d'un « arrêté officiel, établi sur les registres des délibérations des ou du consul de la République » et mentionnant la liste des pierres, leur estimation et l'usage auquel elles étaient destinées.

Il était signé de Bonaparte, consul,  
Ainsi que du Secrétaire d'Etat en fonction.

Pour copie conforme :  
Le Ministre des Relations extérieures  
Charles Maurice de Talleyrand.

Muni de ce papier le joaillier allait au Trésor, où on lui remettait la marchandise, dont il donnait reçu.

Une fois le travail terminé, il pouvait lui rester des fournitures inemployées ; il fallait alors les reporter au Trésor, où le reçu de ce reliquat témoignait qu'il l'avait rendu. Henry Gibert accomplissait souvent ces démarches, et ce papier, signé Talleyrand a été utilisé par lui en Germinal an X.

Dans ses registres, on relevait sans cesse des fournitures à une clientèle choisie, car, avant l'arrivée chez lui de Jean Benoît Martial, nous pouvons y lire les noms de S<sup>AS</sup> la Princesse Charlotte, du Prince Archichancelier de Westphalie, de la Reine du même pays et en octobre 1811, celui de Laetitia Bonaparte, qui commandait une « parure »... de 2 700 francs de l'époque.

Relations  
extérieures.

Liberté.



Egalité.

Division  
des  
Fonds

Paris, le 18 Germinal an 10

Nota. L'ordre de la  
correspondance exige que  
la réponse relate la Divi-  
sion ci-dessous indiquée.

Le Ministre des Relations extérieures,  
Au Citoyen Gibert

Je vous adresse, Citoyen, expédition d'un arrêté des Consul,  
qui met à ma disposition une partie de Diamans pour  
l'établissement de 8. Coëtes,

Je vous prie de vous présenter au trésor public, pour  
recevoir les Diamans. Le Ministre est prévenu, et il  
donnera les ordres nécessaires pour que la remise vous en  
soit faite.

Je vous salue  
à main levée

Signature de  
Charles Maurice de Talleyrand  
1754-1833



1811  
18 20 36

« Hélas, ce joyau fut peut-être l'un des derniers dont put se parer Madame Mère, car, après ces années si glorieuses durant lesquelles se succédèrent des victoires fulgurantes, comme Austerlitz, Séna, Eylaud, Eckmühl, Friedland, Wagram, l'aventure d'Espagne, les oppositions dues au démêlé avec le Pape, et les conséquences du blocus continental firent pâlir l'étoile de Napoléon, qui s'engagea dans la campagne de Russie, devenue un désastre... et cette même année 1813, vit les alliés arriver jusqu'à Paris. La déchéance de l'Empereur proclamée, ce fut alors l'abdication, l'exil à l'Île d'Elbe... Le réveil étonnant, qui ne dura que 100 jours, et, après Waterloo, l'affreux départ pour Sainte Hélène.

« Laetitia Bonaparte, accablée, quitte la France et fut contrainte de se retirer à Rome, auprès de son frère, le Cardinal Fesch, pour y vivre un terrible calvaire, jusqu'au jour, où, après tant d'angoisse, elle apprit que ces neuf années de cruelles souffrances dans son exil affreux, avaient conduit son fils au tombeau. Désespérée, elle adjura, à plusieurs reprises, les autorités Anglaises de lui rendre le corps de Napoléon, mais ses suppliques ne furent pas entendues, et, désormais, vêtue de noir, à la manière Corse, elle ne quitta plus le deuil. Elle vécut alors au Palais Rimiccini, avec quelques membres de sa famille, voyant, peu à peu, en disparaître plusieurs.

En 1832, la mort du duc de Reichstadt mit le comble à toutes ses douleurs !... devenue aveugle, elle vécut encore six ans, mais elle avait eue la pauvre joie de savoir que sur ordre de Louis Philippe, l'effigie de l'empereur dominait à nouveau la colonne Vendôme. Restée lucide jusqu'au dernier moment, elle expira le 2 Février 1836, à la veille du Carnaval. La foule était en liesse, et les rues de Rome encombrées de masques joyeux, lorsque eurent lieu ses obsèques. Elles furent effacées et presque honteuses, ainsi voulues par le Saint Siège...

Le poète Prosper Blanchemain, ami de ma famille maternelle les évoqua dans une ode « Les funérailles de madame Laetitia Bonaparte » où il décrit l'abandon et l'indifférence dans lesquels disparut celle qui avait si glorieusement été la Mère de l'Empereur.

*Les Funérailles de Madame Laetitia Bonaparte :*

Le glas des morts gémit sous les sombres portiques ;  
Rome, pourquoi trembler sous tes marbres antiques,  
Sous l'hiver qui glace tes bords ?

La cloche, au Vatican, tinte pour une femme.  
Rome, crains-tu ce corps que la terre réclame ?  
Et les morts font-ils peur aux morts ?

O ! Tu devrais pleurer, du haut des sept collines  
Sur le char noir, qui passe à travers les ruines,  
Sur le linceul battu des vents ;  
Tu le laisses aller, seul, sous la froide neige.  
Viennent, viennent les morts lui former un cortège  
Que lui refusent les vivants.

Secouez les lambeaux qui couvrent vos visages ;  
Lèvez vous aujourd'hui, guerriers des anciens âges !  
Du forum au mont Quirinal,  
Voyez-vous s'avancer ce char nu, sans escorte ?  
Guerriers, suivez le tous car celle qu'il emporte  
C'est la Mère d'un général.

Fabius, Scipions, prenez vos laticlaves  
Et toi Germanicus, toi, le dernier des braves,  
Lève-toi, vainqueur d'Arminas !  
Lèvez vous, et formez des pompes funéraires,  
Vous tous, antique honneur des faisceaux consulaires

*Car c'est la Mère d'un Consul.*

*Sortez de vos tombeaux, cohortes désarmées ;  
Relevez-vous, débris de toutes les armées,  
Dont le pas, dans le monde errant,  
Comme dans les guérets ravagés par la foudre  
Ne laissait après soi qu'un tourbillon de poudre ;  
C'est la Mère d'un Conquérant.*

*Sortez de vos tombeaux, devant ce char qui passe,  
Au trône des Césars, vous tous qui prêtez place ;  
Levez vous pour lui faire honneur,  
Vous, surtout, qu'une gloire immortelle accompagne,  
César, Trajan, Titus, Constantin, Charlemagne :  
C'est la Mère d'un Empereur.*

*Et vous qui, de l'exil, sur la rive étrangère,  
Jusqu'à la lie, avez vidé la coupe amère,  
Venez à ce deuil isolé,  
Vous tous qu'un pays, sourd aux cris de la nature,  
Laisa, vivons, sans pain, et morts, sans sépulture ;  
C'est la Mère d'un Exilé.*

*Si la peur met obstacle à vos cérémonies,  
Hâtez, prêtres, hâtez les saintes litanies ;  
Mais versez du moins quelques pleurs ;  
Car on lui refusa cette grâce dernière  
D'accompagner son fils sur le lointain calvaire,  
Cette autre Mère de douleurs.*

*Et toi, toi seul, pourrais, antique Capitole  
Aux plaintes de l'airain, qui dort sous ta coupole,  
Eveiller le saint Panthéon.*

Toi seul aussi pourrais, O Vatican de Rome,  
Bénir après sa mort, la Mère du Grand Homme,  
La Mère de Napoléon !

Mais non, ils ont eu peur qu'une ombre menaçante  
Parmi la foule en deuil, ne se levât, géante,  
Comme un aigle sur un écueil ;  
Ils ont eu peur, ô honte, ils ont craint un fantôme  
Où donc est Annibal ? Qu'on lui dise que Rome  
A peur d'une ombre, et d'un cercueil !

Paris, Février 1836.

Prosper Blanchemain



Nous avions laissé Jean Benoît Martial Bernard au moment où il allait arriver à Paris, et entrer dans l'atelier de cette si ancienne et réputée joaillerie, dirigée alors par Henry Gibert. Mais, les dispositions remarquables du jeune homme se développant très rapidement, dans une atmosphère de travail, tendant à la perfection artistique, furent appréciées aussitôt vivement par celui qui l'avait accueilli et qui ne fut pas long à le prendre comme collaborateur. Durant le séjour qu'il fit à l'atelier, il est probable qu'il continua à cultiver ce don spontané, qui lui avait fait sculpter des « pierres roulées » ramassées sur le bord des cours d'eau de son pays natal, alors qu'il « n'avait reçu aucune leçon dans ce genre de travail ».

En effet, dans une vitrine murale, encadrée d'acajou, nous avons 118 empreintes, de cachets de différentes tailles, qui sont certainement son œuvre. Ils sont présentés sur de petits socles, et leur cire rouge est encadrée de fins bords dorés.



On y voit, depuis les profils de Napoléon et de Joséphine, une quantité de bustes de personnages divers, des scènes mythologiques, traités, soit très en relief, soit gravés avec une grande finesse.

Dans un autre petit cadre sont réunies quelques empreintes de cachets, les uns avec de simples chiffres, les autres avec des armes, portant des couronnes, des écussons, des armures et même un chapeau de Cardinal.

Nous avons aussi quelques camées, les uns sculptés dans des agates, bicolores, blanc sur fond noir... ou noir sur fond blanc lorsqu'il s'agit de négresses !

D'autres, de tons moins opposés l'ont été dans des coquillages, mais moins en relief, et d'un travail encore plus fin. Ils sont beaucoup moins pesants et portent le nom de Camées coquilles.

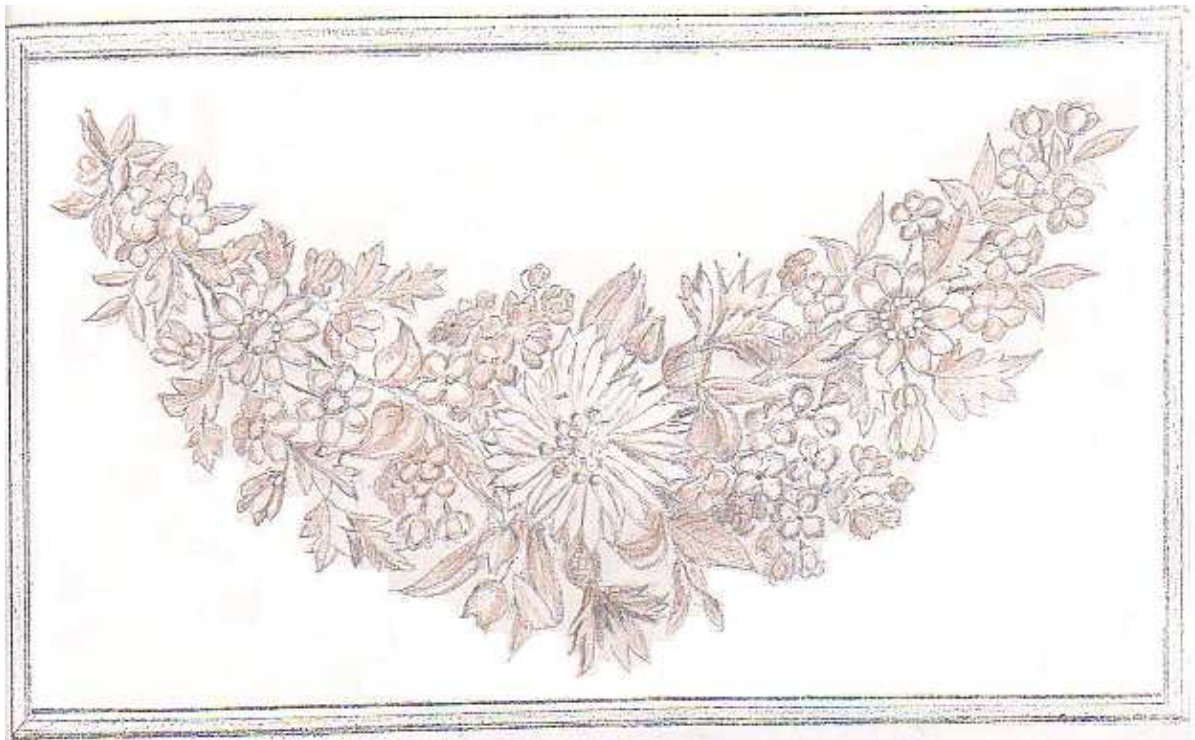
Notre ancêtre a exécuté, durant sa trop courte carrière, une multitude de dessins de bijoux, bracelets, diadèmes, colliers, broches, bagues, peignes, boucles-d'oreilles, cachets, dont on peut voir quelques exemples dans ces pages.

Malheureusement, il est rare qu'une date les situe à leur époque exacte et on ne peut les présenter dans leur ordre.

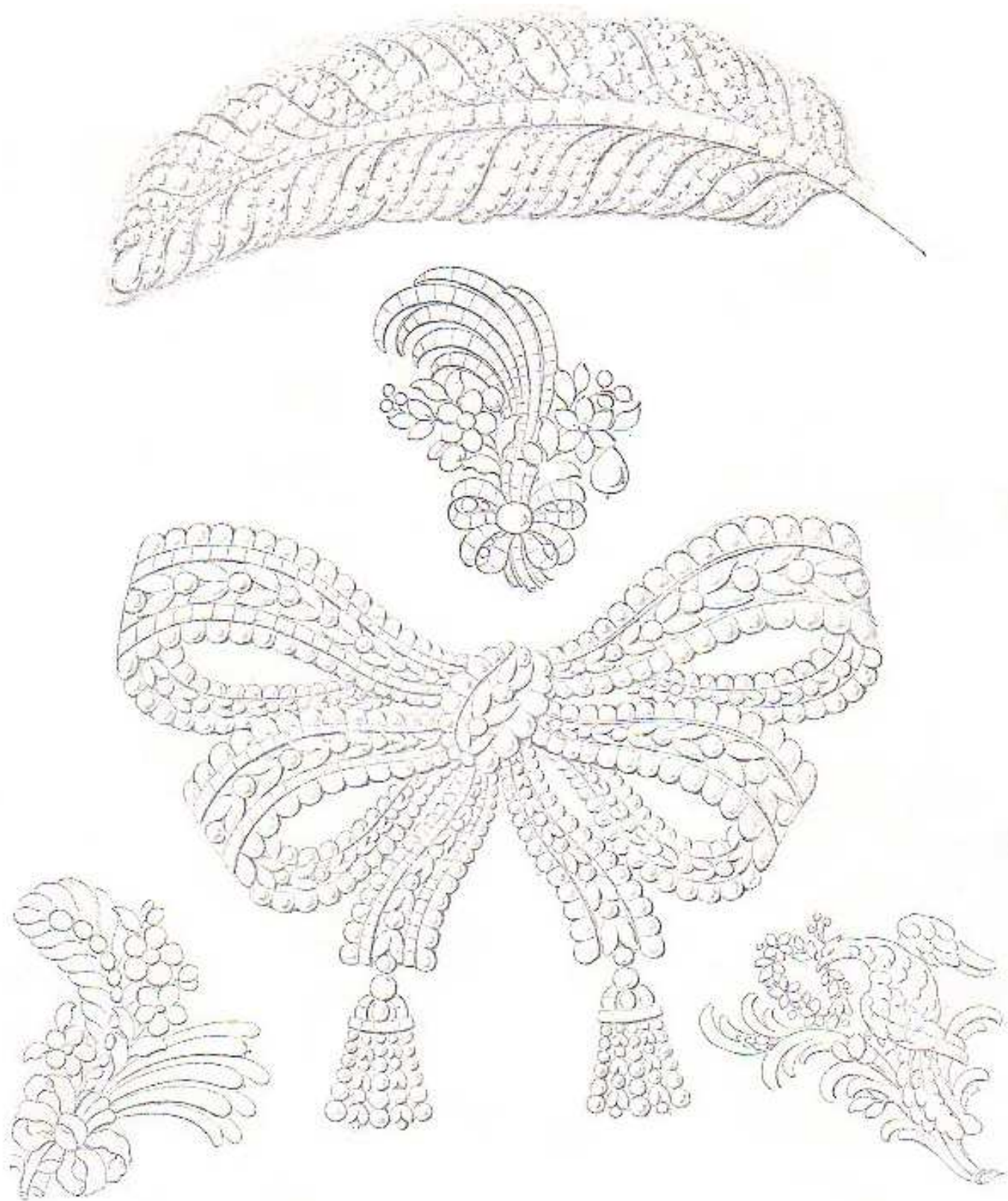




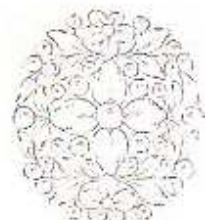
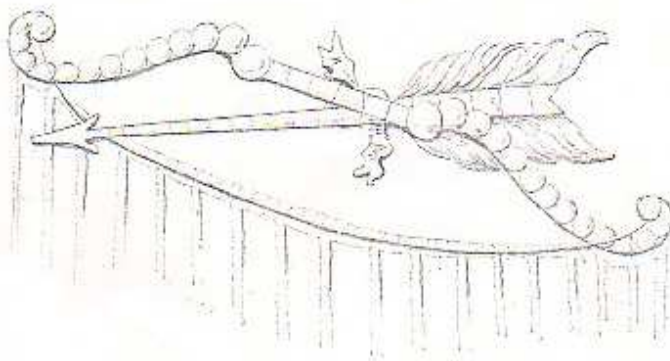
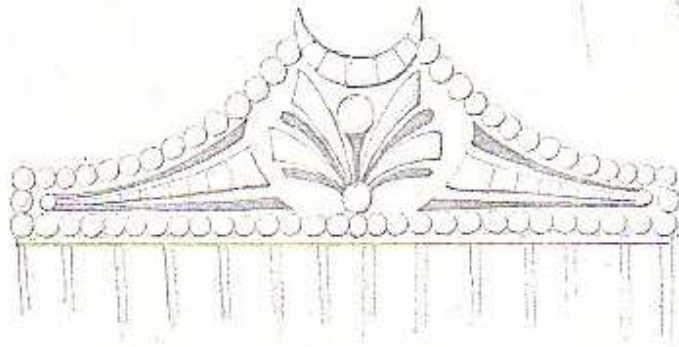
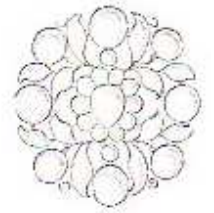
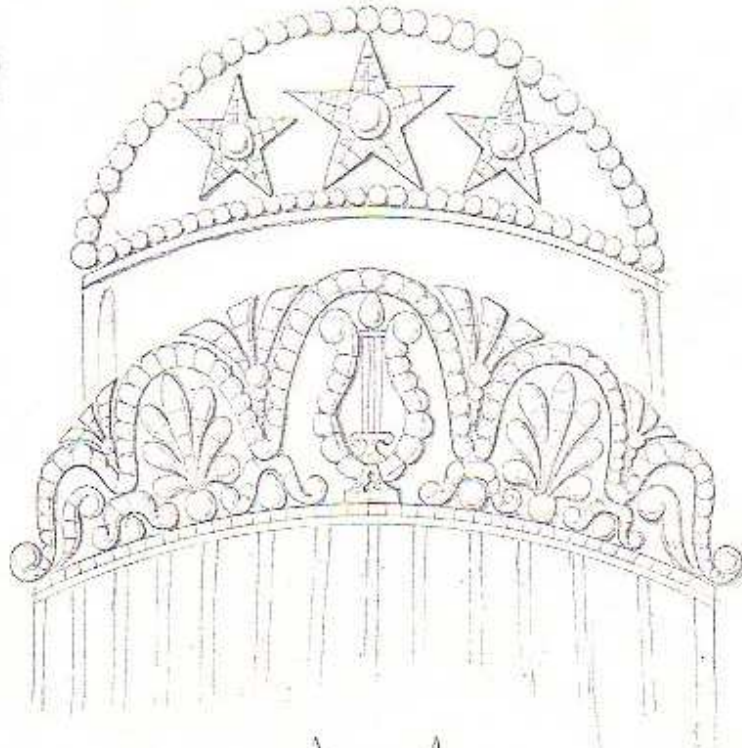
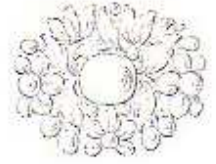
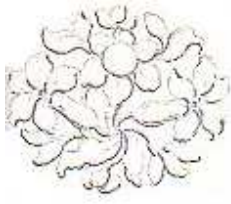
Les évènements qui avaient suivi l'abdication de l'Empereur, la rentrée en France de celui qui devint Louis XVIII, à qui Talleyrand avait préparé la voie, la période de cents jours, durant laquelle le Roi se réfugia à Gand, ne furent, pendant un temps, pas très favorables aux divers commerces et particulièrement à ceux de luxe, qui ne commencèrent à reprendre d'une manière sensible que vers 1815. A cette époque Sibert et son jeune collaborateur purent alors reprendre leur place de fournisseur du Ministère des Affaires Etrangères et satisfaire aux demandes que leur ferait la nouvelle cour.













On sait que Louis XVIII avait pris la précaution, durant les cents jours, d'emporter à Gand les bijoux de la Couronne, qui, à son retour à Paris, retrouvèrent leur place au Trésor. Et, désormais, les pierres nécessaires à la fabrication, purent être obtenues avec les mêmes formalités que sous l'Empire, au fur et à mesure des commandes officielles. L'atelier du 17 quai Voltaire avait pu reprendre son activité, et mon arrière Grand Père se perfectionnait de plus en plus dans l'art du dessin, et dans l'exécution des pièces dont il avait conçu l'harmonie. Car la « Cour » devenait très exigeante et l'on est même étonné de penser que, malgré les troubles de toutes sortes qui agitèrent le pays (les dures conditions du second traité de Paris, la terreur blanche dans le midi, l'assassinat du Duc de Berry, les conspirations qui en résultèrent et la guerre d'Espagne) il y avait, à nouveau, une pareille profusion dans les cadeaux royaux. Dans les registres, il est question de présents tels que « des aigrettes, des ganses et des boutons pour les chapeaux d'hommes » d'une quantité invraisemblable de boîtes (ou boîtes) toutes en or, soit « quarsées » soit ovales, à charnières, ou sans, soit émaillées, ciselées, gravées, ornées de diamants entourant le portrait du Roi.

On donnait aussi des bagues, des porte-mines à calendrier, des croix épiscopales, tout cela destiné à de grands personnages français ou étrangers, diplomates, ambassadeurs ou autres. Le bon Louis XVIII ayant disparu, en 1824, Charles X continue, en 1825, le même rythme de « présents ».

On voit maintenant, dans les fournitures, l'emploi de pierres moins précieuses que le diamant, comme les topazes, turquoises, péridots, cornalines, grenat, ainsi que des camées, et même des « vues de l'intérieur de Paris peintes sur émail ». Il y eût également des tabatières en écailles, jaspée ou blonde, garnies de miniatures, et aussi des « grandes boîtes rondes », ornées d'importants portraits de sa Majesté... dont les traits étaient ainsi mieux connus dans les Cours Étrangères. Il y avait également des clients particuliers, comme la « Princesse Karomina » dont le diadème étincelant est trop grand pour pouvoir trouver place dans ces pages !

Les jours, les mois, et même les années, passaient rapidement, dans un travail absolument incessant et, en 1823, celui qu'on appelait maintenant Martial Bernard, se rendant compte que sa situation devenait de plus en plus importante et stable aux côtés

d'Henry Gibert, (puisque celui-ci laissait deviner qu'il aurait le projet de se l'associer) songea alors à se marier.

Paris, le 1<sup>er</sup> Mars 1824.

M

J'ai l'honneur de vous prévenir que je viens de m'associer  
M. M<sup>re</sup>. Bernard, et que nous continuerons mon même  
genre d'affaires, la Joaillerie & la Bijouterie.

Travaillant depuis douze ans avec M. M<sup>re</sup>. Bernard,  
ses connaissances dans ce genre d'affaires m'ont déterminé à  
cette association, qui, j'espère, ne changera rien à la confiance  
dont vous avez bien voulu m'honorer jusqu'à ce jour, et pour  
laquelle je me trouve heureux de pouvoir vous adresser ici l'ex-  
pression sincère de ma reconnaissance.

La Maison Commerciale sera H. GIBERT & M<sup>re</sup>. BERNARD.

Veuillez prendre note de nos signatures.

*H. Gibert & M<sup>re</sup> Bernard*

*H. Gibert & M<sup>re</sup> Bernard*

Vos très-humbles et très-obéissants serviteurs,

*Henry Gibert*

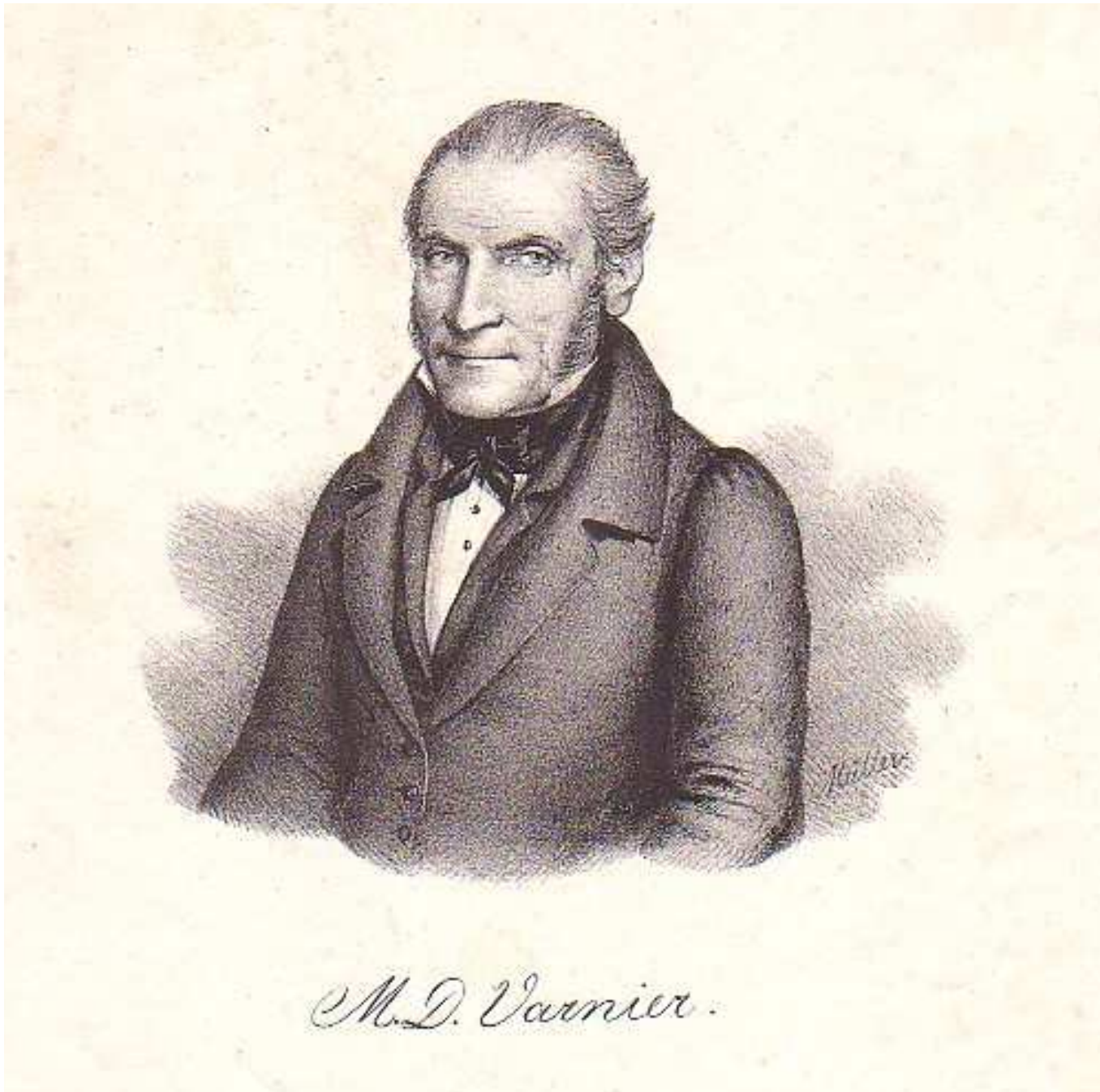
H<sup>re</sup> GIBERT & M<sup>re</sup> BERNARD,

Joailliers-Bijoutiers,  
Quai Voltaire, N<sup>o</sup> 17.  
à Paris.



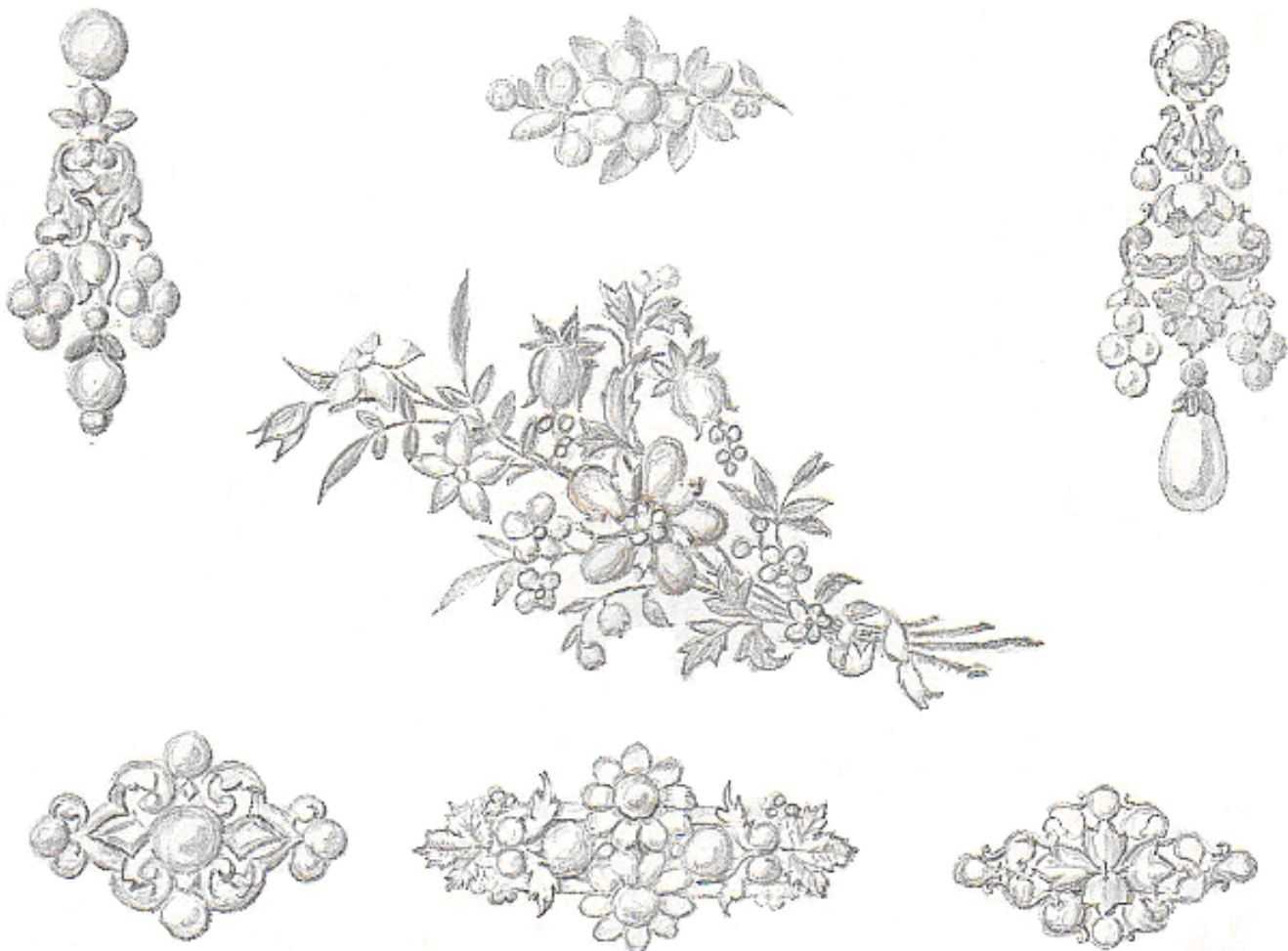
Comment connut-il Henriette Justine Varnier ?

L'histoire est muette à ce sujet ! Elle était née à Arras le 6 Pluviôse an V (4 février 1797) étant fille de Marie-David Varnier, négociant, et de Marie-Josèphe Gauderman. Ils habitaient alors Paris, 43, rue Sainte Croix de la Bretonnerie.



Cette Henriette Varnier devait être charmante, si l'on peut en juger par une photographie dont nous ignorons la date, et qui la représente très élégante, dans sa robe de soie brodée, taille mince et jupe très ample, au col rond de fine dentelle. Mais, sa coiffure, à la mode du temps, faite d'un bonnet ruché posé sur la raie médiane de ses cheveux qui, de chaque côté forment de gros rouleaux, n'est malheureusement pas très seyante !

De son éducation qui s'était peut être faite en province, nous ne savons rien.



Mais elle dût être fort complète, et excellente, nous en avons pour preuve des dessins que nous trouvons dans un grand carton, conservé de génération en génération probablement parce qu'ils valaient la peine d'être gardés.

Ils représentent, ces dessins, probablement copiés, des personnages, à l'allure romantique, traités, en une exécution parfaite, d'un crayon très subtil, et plusieurs mériteraient d'être encadrés. Elle devait être très intelligente et aussi bien courageuse, car, en 1846, dès après la mort prématuré de son mari, elle continua, aidée de son fils Charles, à faire travailler l'atelier, si prospère alors et à le maintenir dans la même voie, malgré sa si cruelle douleur, accompagnée de difficultés multiples.

Donc, en cette année 1823, le 23 d'Avril, Jean-Benoît Martial Bernard épousa Henriette Justine Varnier. Furent présents à leur mariage : ses parents, sa sœur Adélaïde, ses frères David et Ovide, et sans doute beaucoup d'amis. Mais il est probable que, du côté du marié, ses frères et sœur ne vinrent pas du Midi.







Le jeune ménage s'installa dans la maison du 17 quai Voltaire, où leur fils Charles naquit le 30 avril 1824. Il fut baptisé le 5 septembre, à Andilly, peut-être, leur résidence d'été.

C'est le lendemain même de sa venue au monde que fut signé l'acte d'association entre mon arrière Grand Père et Henry Gibert. Événement notoire, joyeux avènement pour le bébé et grand bonheur pour les jeunes parents, avec des certitudes pour l'avenir !

La dite association devait durer deux ans. Ceux-ci passèrent rapidement, avec une besogne sans cesse renouvelée. Cependant, durant ce temps, Martial Bernard envisagea de s'installer plus grandement, lorsqu'il deviendrait son maître, et pensa qu'il serait très favorable de quitter le quai Voltaire. Il jeta son dévolu sur la rue de la Paix, où, au n° 1, au coin de la rue Neuve des Petits Champs (maintenant des Capucins) se trouvait libre un appartement, avec des dépendances pouvant servir d'atelier, qui lui convenait. Les fenêtres, et leur balcon de façade donnaient sur cette large voie, nouvelle, proche de la place Vendôme, et se trouvait au plein cœur de Paris. Nous allons la quitter temporairement pour que faisant un saut de 139 ans en arrière, nous recherchions son origine.

*M<sup>oy</sup>. Gibert & M<sup>al</sup>. Bernard,*  
*Joailliers*  
*de S. A. R. Madame Duchesse d'Angoulême,*  
*de S. A. S. Monsieur le Duc d'Orléans*  
*et du Ministère des Affaires Etrangères.*  
*Quai Voltaire N. 17, à Paris.*

*Fourni Les Boîtes sous les N.ºs suivants* avec une indication — sur la  
 \* fournir au Ministère des Affaires Etrangères

170 à la fin de 190 Duc M 210 P 170 250





En ouvrant le tome V de l'histoire de Paris écrite par Dulaire en 1837, nous apprendrons comment depuis Louis XIV, avait été transformé ce quartier.

« Vers 1685, Louvois, ministre du Roi imagina, pour flatter l'orgueil du Souverain de faire construire à Paris, une magnifique place, au milieu de laquelle s'élèverait une statue équestre de Sa Majesté.

Le projet fut accepté, ainsi que l'emplacement, qui se trouvait entre les rues saint Honoré, et Neuve des Petits Champs.

Mais pour le réaliser, il fallait acheter l'hôtel de Vendôme, qui, depuis 1603, appartenait au duc de Mercoeur, et était ensuite passé dans cette famille de Vendôme, par le mariage de la fille du duc de Mercoeur avec César, fils d'Henri IV, qui lui avait donné ce titre.

Le Roi le fit acquérir pour 660.000 livres et le château fut abattu avec toutes ses dépendances, mais on dut aussi faire disparaître un important couvent de Capucines.

On ne pouvait chasser cette confrérie, et la décision fut prise de la transférer, en reconstruisant des bâtiments neufs dans des terrains libres, situés en bordure de la rue Neuve des Petits Champs. On eût alors soin de situer le grand portail du nouveau couvent exactement dans l'axe même de la place, et servant, en quelque sorte à celle-ci, de décoration, au-delà de sa sortie sur la rue précitée. Les religieuses s'installèrent dans cette nouvelle demeure en 1686. La grande superficie de terrain nécessaire à dessiner la place étant ainsi déblayée, on en traça les limites en construisant les façades des maisons qui devaient l'entourer. Mais, juste à ce moment, en 1691, Louvois mourut, et les choses restèrent en l'état. Ce n'est que sept ans plus tard que le ministre Pontchartrain proposa à Louis XIV d'abattre les façades pour élever à leur place de nouveaux bâtiments, d'après des plans que Mansart venait de concevoir.

« Malgré les « représentations » de Madame de Maintenon, qui était ennemie des « folles dépenses » et du goût effréné du Roi pour les « constructions » le nouveau projet fut adopté, et c'est à la Ville de Paris que Louis XIV abandonna les emplacements, ainsi que les matériaux nécessaires, à la charge de faire construire des bâtiments tout autour de la place, selon le projet de Mansart.

Et le 14 mai 1698, on commença la démolition des façades, qui n'avaient jamais servi !

L'ensemble fut achevé avant le 1<sup>er</sup> octobre 1701, et la place nommée : Place des Conquêtes.

Lorsqu'on eut élevé en son centre la statue du souverain, on voulut l'appeler place Louis le Grand, mais elle continua toujours à garder le nom de Vendôme.

On pénétrait dans ce vaste espace, dont les bâtiments présentent cette décoration si harmonieusement uniforme que nous admirons encore, soit par la rue saint Honoré, soit par la rue Neuve des Petits Champs, où le couvent des Capucines, se trouvait à gauche, avec sa porte d'entrée décorative dans l'axe de la place.

La statue de Louis XIV, d'après Girardon, fut fondue en bronze, en 1692, et paraît-il, « coulée d'un seul jet » par un procédé nouveau. Elle avait 22 pieds de haut, son piédestal de marbre blanc, était chargé d'ornements et de cartels en bronze, exécuté sur les dessins du Coustou le jeune. Le roi était représenté vêtu comme un Grec, mais la tête grossie par une volumineuse perruque, qualifiée de ridicule ! On inaugura ce monument le 16 août 1699... Mais certains, trouvant les dépenses exagérées, en un temps de disette, protestèrent en affublant les épaules de la statue d'une grande besace, « traitant ainsi le Roi d'orgueilleux et de Mendiant »

Mais, bien que solide et majestueuse, la vie de cette effigie ne fut pas éternelle, puisque, en 1792, la populace, l'abattit, ainsi que toutes celles des rois.



Près d'un siècle s'écoula depuis son érection jusqu'aux jours de la tourmente révolutionnaire, suivie de tant de bouleversements. C'est alors que « un certain Bonaparte » commença à faire parler de lui.

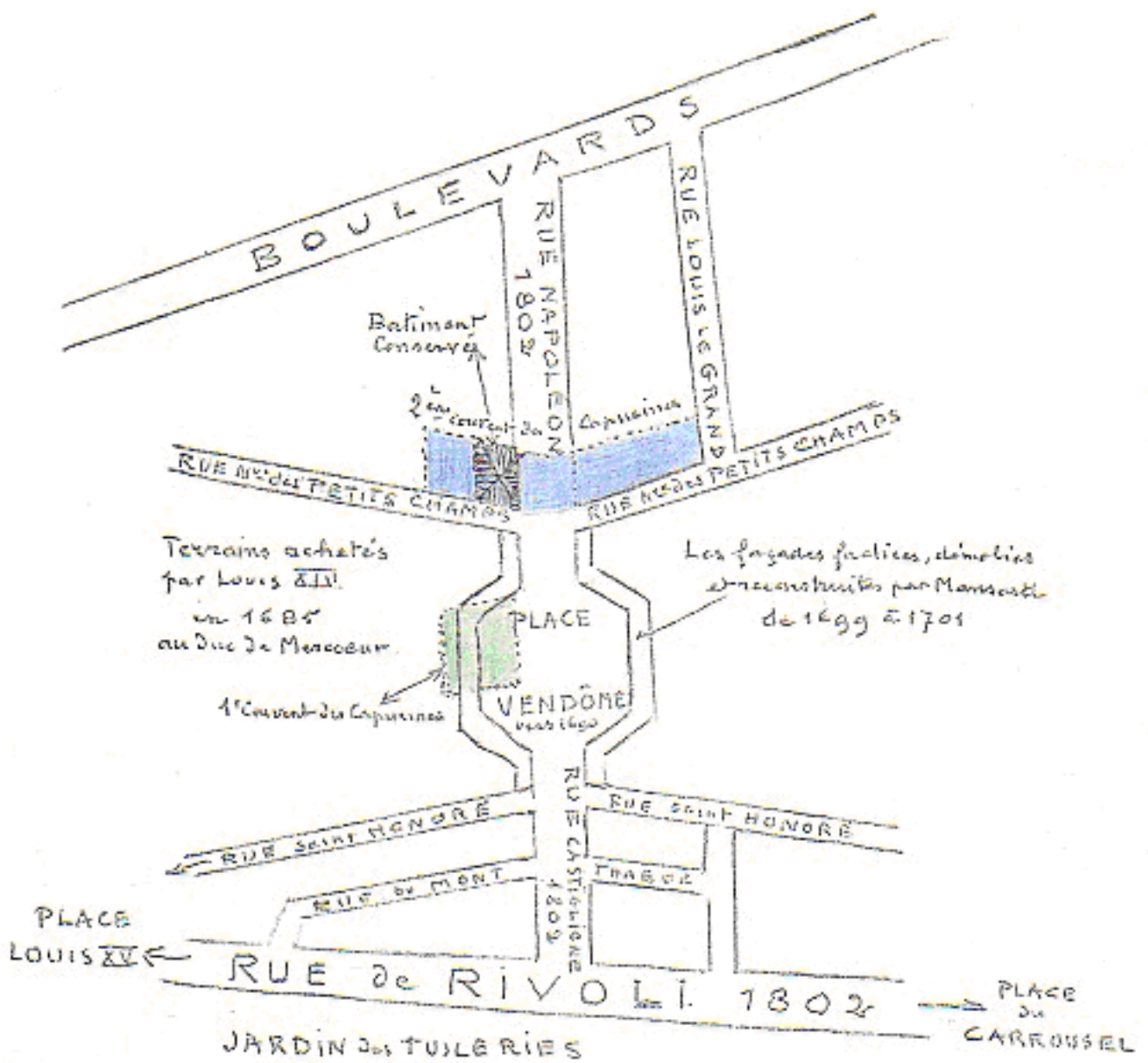
Demeurant alors au Palais des Tuileries, il parcourait souvent les allées du beau jardin dessiné par Le Nôtre. Celui-ci avait pour limites deux terrasses : celle du bord de la Seine, et, parallèlement, celle nommée « terrasse de Feuillants », bornée par un haut et vieux mur, au-delà duquel se trouvaient des enclos appartenant aux Feuillants et aux Capucins.

Vers 1802, Bonaparte, trouvant qu'il fallait, de ce côté, de l'espace à ce parc, fit démolir cette ancienne clôture, et bousculant les enclos et les terrains avoisinants, fit alors ouvrir une très large voie, qui, partant de la place du Carrousel, longeait le jardin, pour se terminer à la place Louis XV.

Il donna à cette nouvelle rue le nom de Rivoli, en mémoire de la victoire du 14 janvier 1797 sur les Autrichiens, et, en même temps, il fit ouvrir, perpendiculairement, la rue de Castiglione, autre nom historique, qui, traversant la rue saint Honoré, déboucha dans la place Vendôme. Puis, au-delà de celle-ci, cette voie large fut continuée sous le nom de « rue Napoléon », et allant rejoindre le boulevard de la Madeleine.

Le vieux mur des Feuillants fut remplacé par un sous-bassement de pierre, sur lequel s'éleva une grille surmontée de fers de lance dorés.

Et, de l'autre côté de la nouvelle rue de Rivoli à la place des Enclos des Capucins et des Feuillants furent construites les hautes maisons d'un aspect assez sévère que nous voyons encore, soutenues à leur rez de chaussée, par cette rangée d'arcades, semblables sur toute la longueur de la rue, et également bordant la rue Castiglione, jusqu'à la place Vendôme.



Bonaparte fit ouvrir, en 1802, une large voie, commençant à la place du Carrousel, longeant le Jardin des Tuilleries, jusqu'à la Place Louis XV (Concord).

Il lui donna le nom de Rivoli en mémoire de la bataille gagnée le 14 Janvier 1797 sur les Autrichiens.

En même temps, il fit ouvrir la Rue du Mont Thabor, ainsi que la rue Castiglione, et, au delà de la place Vendôme, la rue Napoléon.

Celle-ci fut dédoublée par Louis XVIII pour être nommée la Paix.

Ce fut en 1806 que, pour compléter en cet endroit la beauté d'un tel ensemble, l'on entreprit la construction de « la colonne triomphale érigée à la Gloire de la Grande Armée ». On la plaça au milieu de la place... d'où, en 1793, avait été chassée la statue de Louis XIV... Les plaques de bronze qui la revêtent proviennent de la fonte de 1200 pièces de canon prises aux armées russes et autrichiennes, en 1805.

Les sujets de ces bas-reliefs représentent, par ordre chronologique, les principaux exploits qui signalèrent cette campagne, depuis le départ des troupes, du Camp de Boulogne, jusqu'à la paix, qui succéda à la bataille d'Austerlitz. On accède au sommet par un escalier de 176 marches, qui débouche sur une galerie, au dessus du chapiteau. Arrivé là, on peut y lire :

« Monument élevé à la gloire de la Grande Armée.  
Commencé le 25 août 1806 – Terminé le 15 août 1810 »

Une statue pédestre de Napoléon, coiffé du légendaire chapeau, fut placée au sommet. Elle domina de 10 pieds le chapiteau, situé lui même à 132 pieds (43 mètres) du sol, et dépassa le niveau des toits des maisons environnantes...

Mais, en 1814, les royalistes, la trouvant indésirable, la démontèrent et se disposèrent à la faire traîner « triomphalement » ! dans les rues de Paris. On lui passa donc la corde au cou, sans penser à son poids de 5112 livres, beaucoup trop considérable et l'on dut, à regret, renoncer à ce projet !

Cependant, le nouveau régime fut symboliquement haussé, à la place de l'Empereur, par une flèche de 18 pieds de haut soutenant une fleur de lys à quatre faces, à laquelle était adapté un drapeau blanc !

Il arriva alors, que, en 1830, le bon roi bourgeois Louis Philippe, fit retirer cette fleur de lys et son drapeau, cependant emblèmes royaux ; et fit replacer au sommet de la colonne une nouvelle statue de l'Empereur, tête nue.

Celle-ci domina à nouveau durant quarante ans, mais tomba de bien haut, décapitée, lorsque le monument fut abattu tout d'une pièce en 1871 durant la commune.

Que devint, durant toutes ces années, fertiles en tant de bouleversements, de constructions nouvelles, notre couvent de Capucines, dont la « porte d'entrée, décorative » se trouva fatalement détruite par le percement de la rue Napoléon ? Le couvent proprement dit devait étendre ses bâtiments et ses annexes sur une assez grande surface ; aussi, les constructions qui se trouvaient à gauche, sur la rue Neuve des petits Champs, étaient ils placés juste à l'alignement, de ce côté là, de la rue Napoléon.

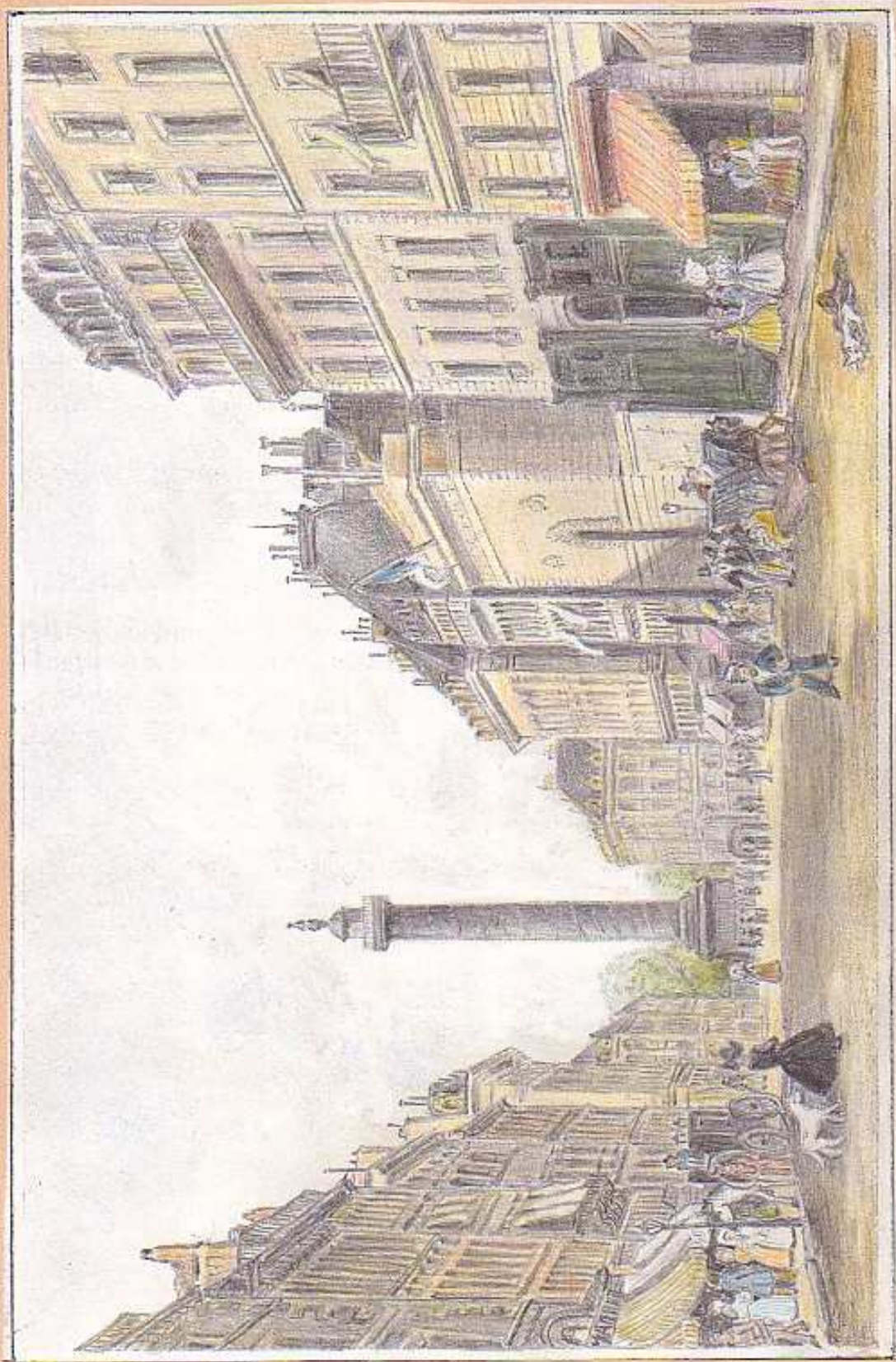
Et c'est à cet endroit, maintenant, dans la (probablement) seule maison, restée debout après la nouvelle démolition du Couvent des Capucines, au coin de la rue portant ce nom, que se trouve le numéro 1, rue de la Paix (et non plus Napoléon, débaptisée par Louis XVIII) où en Juillet 1826, mon arrière Grand Père vint s'installer, avec sa femme et leur petit Charles, qui le 22 septembre, vit naître son frère nommé Henri Prosper.



Ce rappel du passé, concernant l'origine, bien lointaine, de l'habitation où notre joaillier devait se fixer, en quittant le quai Voltaire, nous l'a fait abandonner... et nous le retrouvons au moment où l'association avec H Gibert prenant fin, il serait désormais seul responsable de la « maison » dont il devrait soutenir la réputation.

Son nouveau logis était certainement beaucoup plus vaste que celui de la rive gauche, et exigeait un mobilier plus nombreux, ainsi que, l'atelier, un outillage renouvelé.





MAQUET

LA RUE DE LA PAIX EN 1841

# Barthel Bernard, Joaillier

de S. M. P. Madame la Dauphine,  
de S. M. P. Monseigneur le Duc d'Orléans,  
et du Ministère des Affaires Étrangères,

Précédemment Associé et maintenant seul successeur de

M. Henry Gibert,

(Ci-devant, quai Voltaire, N° 17).

M

M<sup>re</sup> BERNARD s<sup>ve</sup> DE M<sup>re</sup> GIBERT,  
Joaillier,  
de S. M. P. Madame la Dauphine,  
de S. M. P. Monseigneur le Duc d'Orléans  
et du Ministère des Affaires Étrangères.  
Rue de la Paix, N° 1, à Paris.  
(Ci-devant, quai Voltaire.)

J'ai l'honneur de vous informer que, depuis le 10 Juillet, j'ai transporté mon magasin de Joaillerie & Bijouterie RUE DE LA PAIX, N° 1, et que vous y trouverez toujours le plus bel assortiment de Parures tant en Diamants qu'en Pierres de couleur, et autres Bijoux.

Veuillez continuer à m'honorer de votre confiance, et soyez persuadé des efforts que je ferai toujours pour la mériter.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

M

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur.



M<sup>re</sup> BERNARD, Succ<sup>r</sup> de M<sup>re</sup> GIBERT,

Joaillier

de la Maison du Roi  
et du Ministère des Affaires Étrangères.

Rue de la Paix, N° 1, à Paris.

(Ci-devant, quai Voltaire.)



Rue de la Paix, N° 1.

Comme il était un homme ordonné, il consignait ses dépenses sur un cahier, dont le papier jauni est parvenu jusqu'à nous, et nous y constatons que beaucoup de meubles et objets divers qu'il acquit à ce moment, nous servent encore : à Brunoy, on peut voir, dans le vestibule, le grand bureau empire, à six tiroirs, aux beaux cuivres, qui était le sien, mais que l'on a malheureusement noirci lorsque la vogue de l'acajou eût cessé, dans le petit salon l'élégante bibliothèque au fronton triangulaire (qui avait coûté 140 francs) garnie de ses cartons verts, et de ses vieux livres et, dans la salle à manger le « lustre riche en cristaux, avec quinquets », qui l'éclaire, en même temps que les deux tableaux aux beaux cadres carrés, représentant des paysages.

En montant l'escalier, on rencontre une console au dessus de marbre noir, dont le miroir inférieur reflète votre image.

Le palier franchi, on trouve dans la chambre jaune, une grande table, un guéridon à trois pieds, des fauteuils de velours verts dénommés « gondoles », voisinant avec ceux dont la forme carrée est plus classique et accompagnant quatre chaises.

Le fauteuil de bureau paraît singulier, parmi cet acajou, car, lui aussi, a été teinté au noir.

Dans d'autres endroits de la maison sont essaimés : une table « tric-trac » dont le dessus peut servir de bureau, mais découvrir un jeu de « jacquet », avec ses triangles pointus verts et blancs, dont, étant enfant, j'ai vu mes Grands Parents manier les grands pions d'ivoire et d'ébène, les cornets de cuir et les dés, ainsi que les petits drapeaux d'ivoire que l'on fixait, au cours de la partie, dans les trous disposés à cet effet ; d'autres petites tables entourées d'un bandeau de cuivre, et enfin, souvenirs de l'atelier où l'on œuvrait si ardemment, une quantité d'objets tels que : trois balances : l'une très petites, en argent, protégée par une vitrine qui servait à constater, en carats, ou en grains le poids des diverses pierres, ou perles ; l'autre, sur son socle de bois clair, à tiroir, dont les plateaux de cuivre, en se soulevant par un levier, évaluaient le poids d'objets plus importants ; et la grande balance à fléau, destinée aux lourdes pièces d'orfèvrerie.



Ça et là, il y a deux cylindres de cuivre, se démontant : cribles pour trier les diamants, jusqu'aux plus petites roses; à côté, un curieux cube de même métal, creusé de demi-sphère de différentes grandeurs, qu'on nommait un « dé à emboutir » ; un petit plateau d'ébène, à rayures pour présenter les pierres, des « précelles » pour prendre délicatement celles-ci ; des pinces au nez pointu ; deux très petits marteaux, des tournevis minuscules aux manches d'ivoire ; des boîtes oblongues, acajou, à bords de cuivre, garnies à l'intérieur d'une couche de cire pour disposer les pierres en forme d'un projet de bijou ; deux plateaux de cuir rouge, frappés de fers dorés, à l'intérieur de velours pour présenter ceux-ci ; une fine pierre à aiguiser, dans sa boîte d'acajou ; un baquier, de différentes grandeurs d'anneaux marqués de numéros... et aussi différents écrins dont le contenu bien ancien n'a pas encore pu être identifié !

Il reste également, de ce mobilier, une armoire large et basse dont les dessins et volutes, peints en blanc sur fond noir, imitaient les meubles italiens incrustés d'ivoire, et portant le chiffre M B.

Rue de la Paix, un autre meuble, semblable, lui faisait pendant, et il est dommage qu'il n'ait pas été conservé, car il possédait une énorme clé, qui, après avoir ouvert la porte de droite permettait d'admirer les rouages très compliqués d'une grande serrure, extrêmement ancienne, indiolable probablement pour les éventuels voleurs. Naturellement beaucoup d'objets ne sont pas parvenus jusqu'à nous, entre autres, une pendule premier empire, représentant le char d'Apollon, qui, sous Napoléon III, a été vendue pour le poids de la couche d'or qui recouvrait cette magnifique œuvre d'art.

Tout dernièrement (le hasard a de ces fantaisies !) étant à Brunoy, j'ai mis la main sur un ancien dossier, et quelle surprise j'ai éprouvée en y découvrant, datant du 22 avril 1826, une « convention de location » à Mr JB Martial Bernard, ainsi que le bail lui-même daté du 1<sup>er</sup> juillet, « entre les soussignés Pierre Nicolas Bénard, propriétaire d'une maison située au numéro 1 rue de la Paix, et Mr JB Martial Bernard et son épouse. »

Il a été arrêté et convenu que « Monsieur Bénard fait bail et donne loyer pour 12 années entières, des lieux ci après désignés» Mr Bénard reconnaît que Mr et Mme



Martial Bernard lui ont payé la somme de onze cent vingt cinq francs, pour six mois d'avance du loyer. »

« Fait, clos et arrêté, en la dite date rue de la Paix, n° 1 » Entre cette convention du 22 avril et le bail, signé le 1<sup>er</sup> juillet, notre jeune ménage, ainsi que les ateliers, avaient eu le temps de s'installer, et de satisfaire les commandes de Madame La Dauphine, de la Princesse Charlotte d'Orléans, et d'autres encore reçues à ce moment là.

Après la disparition de Louis XVIII, dès que de deuil officiel eût pris fin, la vie mondaine reprit à la cour, et, celle de l'atelier qui nous intéresse continua sans désespérer, son activité. Cependant, dès 1828 beaucoup de décisions prises par le gouvernement, suscitèrent pour le Roi, une nette impopularité. Et, en 1830 peu après la prise d'Alger éclate la révolution qui le chassa du trône. Cette branche d'Orléans étant éteinte, c'est le fils de Philippe-Egalité, qui, après avoir pris, en 1792, une part active aux combats de Jemmapes et de Valmy, et vécu longtemps à l'étranger, d'où il était revenu en France sous Louis XVIII, que cette révolution nomma d'abord Lieutenant Général du Royaume puis, le 7 août, après révision de la Charte, Roi des Français ! Son règne ne s'écoula pas sans changements nombreux dans le gouvernement et fut fertile en foyers d'agitation de toutes tendances, d'insurrections, comme en Vendée, avec la Duchesse de Berry... le Roi échappa à plusieurs attentats dont le plus connu est celui de Fieschi.

Et malgré tant de fluctuation, de traverses, de malentendus, d'erreurs politiques, de mécontentements, ce règne fut tout de même qualifié de « bourgeois » !

Il est vrai qu'une atmosphère s'installa, qui a fait dire à je ne sais quel personnage « Nous dansons sur un volcan » ne semble pas avoir empêché la vie quotidienne de s'écouler normalement, ni une vie mondaine de continuer durant près de 18 ans.

Aux Tuileries, celle-ci était très animée, autour du Roi, et de la Reine Marie-Amélie, dont plusieurs enfants se marièrent princièrement et dont la fille Louise épousa Léopold, roi des Belges.

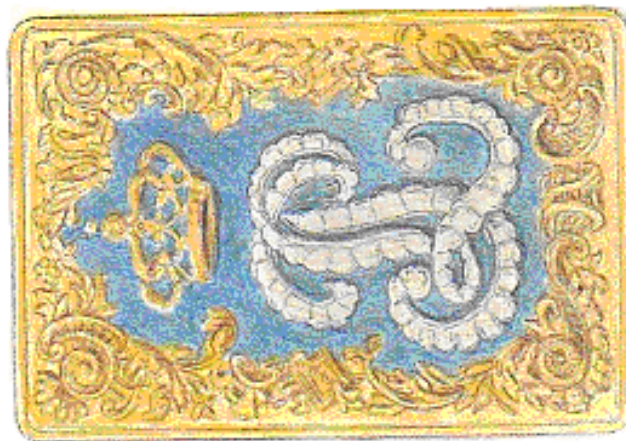
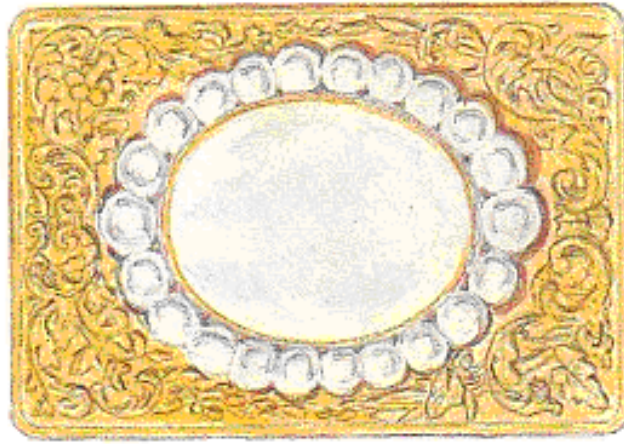
Le 30 juin 1832, la « maison du Roi » adressa à mon Arrière Grand Père, un « brevet » par lequel le souverain le nommait joaillier de la couronne. Ce parchemin n'était du reste pas le premier, puisque, en 1826, il en avait reçu un, de Madame la Dauphine.

Certainement, dans l'atelier de la rue de la Paix, le travail était intense, et l'on peut en juger d'après les livraisons qui avaient été faites à la cour, dont les « présents » étaient, à nouveau, distribués à profusion dans l'entourage du souverain, étranger ou français.

Car la vogue était plus que jamais aux cadeaux diplomatiques, dont il fallait avoir toujours, à l'avance, une quantité importante et variée afin d'y pouvoir choisir, sur l'heure, le don, proportionné au rang du destinataire. Le nombre des projets de tabatières d'or, est surprenant, et elles rivalisent en richesse, comme on peut le voir sur celles-ci, portant, l'une sur fond d'émail, le chiffre endiamanté et la couronne royale, l'autre dont l'or ciselé entoure le cadre de gros brillants devant recevoir le portrait de Sa Majesté.

Les dessins sont variés à l'infini : on en faisait garnies de camées, avec le fond entièrement émaillé sur lequel se détachent des motifs ciselés garnis eux mêmes de perles ou de diamants... Combien le « Joaillier du Roi » devait-il travailler pour concevoir, avec un esprit d'invention toujours renouvelée, ces centaines de dessins tellement divers, qui comprenaient aussi des bagues, des épingles de cravate chiffrées, ou garnies de camées, de pierres, de miniatures, des Parures avec colliers diadèmes, bracelets, broche, médaillons, des « Châtelaines » ciselées, auxquelles étaient suspendues une montre et sa chaîne, et parfois la clé et un cachet.

Il y avait aussi ces porte mine émaillés, dont le sommet de la tige comportait un chaton pouvant recevoir un gros brillant, pour en augmenter la valeur. D'autres, plus simples avaient au haut de leur manche un « calendrier perpétuel », qui, au moyen d'anneaux mobiles, gravés des initiales des jours de la semaine et des chiffres des dates, pouvait se modifier chaque mois.



Combien, après avoir créé avec ses crayons et ses pinceaux, les dessins de pareilles merveilles, passait-il de temps, encore, à diriger les ouvriers pour que l'exécution en soit parfaite ?

Mais, bientôt en 1834, il se présente un travail plus délicat et plus important encore : la création et l'exécution de l'épée d'honneur, offerte par souscription au Maréchal Gérard, après la prise d'Anvers, qui avait été occupée par les Hollandais, en 1832.

Voici ce qui avait été écrit dans un journal, à cette époque. . . :

« Sur la poignée d'or fin, la Renommée publie ce fait d'armes, en maintenant une couronne, destiné au vainqueur. Sur la coquille de la garde, l'Histoire écrit sur un écusson la reddition de la Citadelle. Des trophées sont aux pieds de cette figure, qui tient le drapeau français, surmonté du coq gaulois. Le fond de la composition représente la Citadelle d'Anvers. L'exécution est irréprochable, et cette belle pièce de bijouterie fait le plus grand honneur à son exécutant. »

Jusqu'en 1841, les registres, sous leur reliure de daim vert de gris, sont remplis de commandes fastueuses, car, en plus de celles de la cour, et du ministère des Relations extérieures, on y relève les noms de la Duchesse de Montpensier, SAR Madame Adélaïde, de la Reine Caroline de Naples, Mgr le Duc d'Orléans et la Duchesse, le Duc de Nemours.

Epée du Maréchal Gérard  
(Siège d'Anvers, 1832)  
Par Martial Bernard  
Livrée en 1834  
(Souscription publique)

---

Le maréchal Gérard mit le siège devant Anvers qu'il força à capituler le 23 décembre ce qui lui valut, de la part de la Belgique, une épée d'honneur en témoignage de reconnaissance.





*Dessin original  
de 1834*



On peut imaginer la splendeur que devaient avoir, et cela, depuis le premier empire, les réceptions au Château des Tuileries, où les robes somptueuses, qu'elles aient eu, au cours des ans, l'aspect de tuniques grecques, que par la suite, leurs manches seraient gonflées, leurs tailles baissées, et leurs jupes élargies, étaient rendues plus brillantes encore par ces ors, ces pierreries, ces perles, qui paraient les décolletés, les bras, les mains, les coiffures des femmes, Princesses par le sang, . . . ou par la fortune . . . ou par la grâce, elles étaient entourées par la foule des hommes portant des uniformes éclatants : brodés, galonnés, sur lesquels les rubans de décorations et les croix brillantes, mettaient des taches vives et aussi par les simples civils aux habits de couleurs, éclairés d'élégants jabots . . .

Et l'on « voit » ces personnages, en grande conversation avec d'autres personnages, aussi importants qu'eux, tendant à leurs voisins d'un air négligeant, la riche « boîte » qu'ils viennent d'ouvrir, ceux-ci y prendre du bout des doigts, une « prise » dans la tabatière d'or, béante et scintillante sous leurs yeux, la reniffler avec un évident plaisir, et tapoter leur tunique chamarrée, ou leur jabot d'un mouchoir léger, ou d'un revers de mains, pour en chasser la poudre brune. »

Les participants de ces réunions mondaines n'avaient certes pas, l'idée de penser que cette élégance, cette richesse qu'ils étalaient avec une telle futilité et un tel orgueil, était le fruit de beaucoup de travail, de la part de centaines d'humbles et habiles ouvriers et ouvrières . . . dont les « patrons », eux aussi avaient un dur labeur. Car, dans le métier passionnant qu'exerçait JB Martial Bernard, il y avait également des côtés très importants, comme l'achat des matières premières, or, argent, nécessaires à la fabrication des bijoux. Mais, lorsqu'il s'agissait d'acquérir des diamants et des pierres précieuses, pour contenter des clients non officiels, il avait alors besoin d'aller les chercher hors de France : C'est ce qu'il fit le 17 ou 18 décembre 1846, en prenant la diligence pour se rendre à Anvers, grand et célèbre centre de tailleuses, où du monde entier, les négociants et fabricants, se retrouvaient nombreux.

Le samedi 19 décembre 1845, il adressa cette lettre à Henriette et à ses fils :

« Ma chère Henriette, mon cher Martial, sans oublier Henri,

Je suis arrivé à midi et demi, par un temps affreux, de la neige tout le temps de la route, et à la descente, pluie ou neige fondue : c'est abominable.

Russitôt, je me suis mis en courses : j'ai trouvé les deux principaux marchands, qui, à mon grand regret, n'ont rien pour moi. J'ai commis une grande faute en ne retenant pas à Mr Mahou des roses composant un des lots, qui m'aurait servi de modèle, et j'aurais poussé jusqu'en Hollande.

J'aurais aussi du prendre de l'argent... ? Pour le courrier... j'ai le temps de réfléchir à ce que je vais faire.

Adieu je vous embrasse du fond du cœur

Votre mari et Père Martial Bernard »

Le lendemain, 20 décembre, il écrit à nouveau, mais cette fois à Charles seul :

« Je te donne avis, mon cher Martial, que tu recevras un paquet contenant 25 k (carats) de roses, cacheté par moi, avec le cachet de mon porte crayon. Tu auras à payer pour cela 2146.55 francs contre le dit paquet.

Je les ai achetées 86frs -2236

Escompte 4% 89.45 = Total net 2146.55

J'ai vu encore une partie aujourd'hui, chez Mr Bardinci, meilleure que celle ci-dessus, de 58 k, mais 100 frs.

Je n'ai pas acheté, et ai offert 90 frs. Il y a peu de chose sur place parce que, depuis peu, beaucoup de marchands sont venu enlever ce qu'il y avait, entre autres, un Espagnol qui est resté une quinzaine de jours, attendant ce qui était en fabrique, qu'il fut fini.

Mais, s'il faut en croire les marchands, ils auraient expédié quelque chose à Paris.

Je ferai peut être demain quelques nouvelles tentatives, si je pensais trouver ce que j'avais espéré.

Aujourd'hui, il dégèle, mais comme on n'enlève pas la neige, on marche dans celle qui est fondue, où tout le pied enfonce, et si l'on veut marcher contre les maisons, il pleut sur vous, la plupart n'ayant pas de gouttières.



Je tâcherai de partir demain, matin (lundi 21 décembre) à 9 heures, pour arriver mardi matin (22). On est certainement très bien, dans ces voitures, mais il est toujours fatigant de faire autant de chemin d'un trait. Adieu, embrasse maman pour moi, comme je vous embrasse, du fond du cœur.

Ton Père

Mais, ce mardi matin, ni le lendemain, ni le 24, personne n'arriva...

Quelle fut l'anxiété, l'inquiétude, l'angoisse, dont ces jours affreux furent remplis pour Henriette, Charles et Henri ? Nous ne pouvons que l'imaginer, ne sachant même pas quand leur fut transmise la terrible nouvelle.

En quelle circonstance, en quel lieu « le 24 décembre, vers 5 heures de l'après-midi », comme le porte le papier de la mairie du 1<sup>er</sup> arrondissement, indiquant cette fin subite, sans en donner aucun détail ?

Est-il été victime de ce froid terrible qu'il avait subi à Anvers, et de ces démarches pénibles, dans la boue glacée ?

Le saura-t-on jamais ?...

Cependant, au Cimetière Montmartre, chemin Guersant, son corps repose, depuis août 1847, Mon arrière Grand Mère ayant, à ce moment, acquis une concession et fait construire cette tombe, à dalle toute simple, dominée par une pierre à l'encadrement gothique surmontée d'une croix, et dont la plaque de marbre porte une inscription, comme il était alors la mode, à la louange du défunt.

1846  
1848

Charles Martial Bernard n'avait alors que vingt deux ans, et bien qu'il eut déjà depuis assez longtemps été initié par son Père et collaboré avec lui, la disparition tellement subite et cruelle de celui-ci fût une secousse terrible qui les éprouva, lui, sa Mère et son frère pour ainsi dire, doublement, car il fallait ne pas se laisser abattre par ce si lourd chagrin, afin de pouvoir continuer les affaires, qui ne pouvaient absolument pas s'arrêter.

Mon Grand Père, que j'ai trop peu connu, était d'une grande intelligence, d'un jugement sur, d'un esprit précis, d'une décision prompte. De plus, très cultivé, il était très musicien et dessinateur admirable. Il avait reçu une éducation parfaite, en toutes matières. Entré très jeune à l'« Institution Basse », où il resta 6 ans de 1832 à 1838, il devint ensuite élève du Collège Royal (Bourbon) où il prit brillamment part au Concours Général. Ensuite son Père le fit entrer, pour une sorte d'apprentissage dans l'atelier célèbre de Jules Chaise afin qu'il connaisse à fond tous les secrets de l'art de la joaillerie, atelier dans lequel, postérieurement, on relève les noms de Frédéric Boucheron, Jacta, etc. devenus plus tard des Patrons universellement connus.

Mon Grand Père avait également suivi des cours à l'École des Beaux-Arts. De plus, avec son Père et son frère, ils avaient fait ce qu'en 1840, 41 et 42, on appelait des « excursions » ou des « voyages » consignés par Charles MB sur de charmants petits cahiers\*, remplis de dessins amusants et d'ironiques croquis... Ces expéditions plus ou moins lointaines, commençaient presque toujours par une marche à pieds, de la rue de la Paix jusqu'à la « barrière saint Denis » où l'on atteignait « la campagne où les champs étaient beaux » et où l'on montait en diligence pour atteindre le but... Chantilly, qui fut la première excursion, puis, plus tard de courts séjours à Amiens y sont racontés avec un esprit d'observation, qui pouvait s'exercer avec la lenteur du véhicule permettant d'admirer toutes choses ! Les séjours à Amiens se renouvelèrent plusieurs fois, entre autres en 1841 et 42 car la famille Desmarquest accueillait amicalement les parisiens et je crois que mon Grand Père y fut invité souvent durant de petites

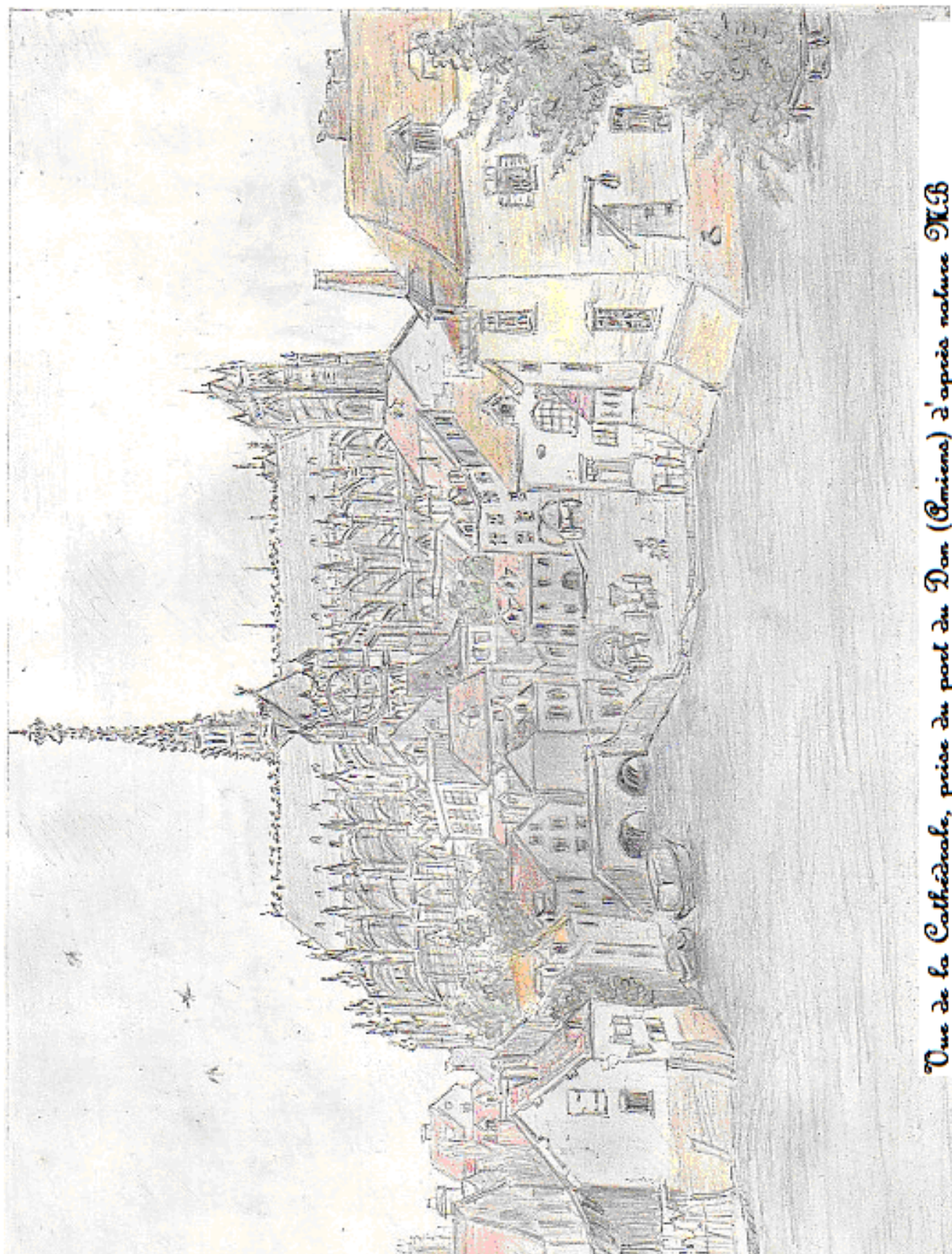
vacances... les voyages « formaient la jeunesse » ! Alors, on mettait un peu plus de 12 heures pour faire en diligence, le trajet, avec six relais, et en passant par Ecoen, Luzarches, Chantilly, Creil, Clermont, Saint Just, Breteuil et Flers. Souvent le trajet avait lieu de nuit, et c'est au petit matin que les voyageurs arrivaient dans la capitale de la Picardie... en se promenant, ou en prenant ses croquis dans les rues pittoresques de la ville, Charles MB a pu, par hasard, croiser le Grand Père de Théo\*, nommé également Théophile, qui demeurait alors rue ... et se trouvait en relation avec la famille Desmarquest, dont je connus des descendants.

Il est certain que tous ces « savoirs » acquis avaient préparé Charles Martial au beau métier qu'il devait exercer mais dont il était impensable de prévoir l'échéance si proche, car une telle responsabilité, tombant tout d'un coup sur de si jeunes épaules, était tragique.

À ce moment où le désarroi et la douleur durent être si grands, Henri Prosper soutint par son courage et son affection, ainsi que par son appui moral, sa Mère et son frère. De deux ans moins âgé que celui-ci, il avait fait aussi des études remarquables. Entré à l'« Institution Basse » il y resta de 1832 à 1841, pour continuer ensuite au lycée Louis le Grand, jusqu'en mathématiques spéciales. En 1845, il fut reçu à l'École Polytechnique. Grâce à son intelligence et à son travail intense, il devint ingénieur des ponts et chaussées, et les travaux portuaires qu'il entreprit plus à Cherbourg et au Havre furent jugés d'une conception remarquablement modernes, à cette époque. Il fut même, à cette occasion, décoré de la Légion d'Honneur par la Reine Victoria, lorsqu'elle vint en France pour l'exposition de 1855. En souvenir de sa visite, elle lui offrit une bague.

---

\*Théophile Mollet qui deviendra l'époux de la narratrice Germaine Martial Bernard en 1911



*Vue de la Cathédrale, prise du pont du Don (Amiens) d'après nature NB*



Et la vie continua, entre la Mère et les deux fils, dont l'aîné devint l'associé d'Henriette, vie bien tristement laborieuse, mais toujours active, avec l'obligation de faire face sans défaillance à toutes les demandes, arrivant sans cesse, de bijoux de toutes sortes, auxquelles s'ajoutait la fourniture d'orfèvrerie, fort prisée alors pour tous les repas d'apparat dans la haute société. Les noms les plus célèbres sont ceux du Duc d'Angoulême, SA le Prince de Salerne, le Prince de Joinville, le Bey de Tunis, la Duchesse de Montpensier, le Duc d'Espagne, inscrits sur le livre des Commandes.



Mais, en ouvrant cet épais volume, relié en peau veloutée vert de gris, subitement, on trouve une page inachevée : c'est celle du jour où l'activité de l'atelier si intense jusque là, fut brusquement interrompue en Février 1848, par les prodromes de la révolution, qui vint, une fois de plus, apporter, en ce XIXème siècle, une grande perturbation. Mon Grand Père dut aller le 24 février, à l'Etat Major, place du Carrousel, pour se présenter à la 1<sup>ère</sup> division des gardes nationaux. En fait foi, une feuille qu'il avait rapportée chez lui dont voici la copie :

A handwritten signature in cursive script, appearing to read 'Orsini'.

Le Roi usant de sa prérogative constitutionnelle a chargé MM Thiers et O Barrot de former un cabinet.

Sa Majesté a confié au Maréchal Duc D'Isly le commandement en Chef des gardes nationales et de toutes les troupes de ligne.

Paris, le 24 février 1848

Après cette date, on lit dans un journal de fin Juin 48 : « Les sanglantes journées de Juin causèrent à Paris, et dans la France entière, une stupeur, une inquiétude immenses. Il se produisit une sorte de panique : les gens vendaient leurs bijoux, leur argenterie, pour en faire fondre le métal, et, durant plusieurs mois, l'Hôtel de la Monnaie fut assiégé par les citoyens qui demandaient qu'on leur transforme en monnaies d'or ou d'argent, les parures, les couverts, les plats d'orfèvrerie devenus maintenant inutiles, afin qu'elles deviennent pour eux une ressource précieuse. Le 9 Mai, on avait même proposé, par un décret, la vente des Joyaux de la Couronne, mais, à ce moment là, le projet n'eut pas de suite.

Alors, le roi Louis-Philippe abdiqua, en faveur du Comte de Paris, son petit fils, fils du duc d'Orléans, puis il quitta la France et se réfugia en Angleterre.

Après son départ, dans un journal professionnel on peut lire les lignes suivantes : « C'en était fait, des tabatières et des cadeaux officiels, et il y eut, dans les industries de luxe, ainsi que dans tous les domaines, une terrible période de crise. Mais l'amour du travail était inné, chez Charles Martial Bernard ; il ne se laissa pas décourager et réussit à triompher de ces difficultés passagères. »

Durant ce temps, Louis Napoléon, fils de la Reine Hortense, « après son évadion spectaculaire de la prison de Ham, était rentré en France, et après, aussi, bien d'autres aventures, parcourut la province, en se donnant comme représentant des idées napoléoniennes. »

« Il fut d'abord agréé dans plusieurs départements et finit par accéder à la Présidence de la République, le 10 décembre 1848 ». Il s'installa alors à l'Élysée, ou il commença à donner quelques réceptions.

« Peu à peu, une partie de la « société » prit le chemin de ces réunions, dont la Princesse Mathilde faisait les honneurs à côté de son cousin. Puis, l'élite s'y rencontra bientôt fort nombreuse : la magistrature, la justice, l'armée, la haute finance, devinrent les habitués de ces fêtes, qui s'affirmaient de plus en plus brillantes. Et l'on disait

plaisamment, à mots couverts, du « Prince Président » : Il fait danser la République, en attendant qu'il la fasse sauter.

« C'est ce qui se produisit, en effet, en 1850 avec le « coup d'état ». Une fois de plus, et en peu de temps, les affaires se relevèrent, en on connut alors une troisième renaissance, avec l'Empire rétabli. Dès ce moment, une nouvelle cour fleurit, ramenant l'activité complète de tous les commerces : la joaillerie et l'orfèvrerie connurent, de ce fait, une vague nouvelle, et les commandes se faisant nombreuses, les ateliers redevinrent des ruches actives.



Mais, s'il y avait un Empereur, il n'y avait pas encore d'Impératrice.

Sous la figure charmante et fort jolie d'une jeune Espagnole : Eugénie de Montijo, comtesse de Téba, elle fut choisie par le nouvel Empereur pour jouer ce rôle... Et peut-être, alors revint il à sa mémoire la prédiction qui lui avait été faite dans sa jeunesse, par une gitane « tu monteras très haut et tu vivras cent ans, mais tu finiras dans la nuit ».

Napoléon se souvint alors que son Oncle, au début du siècle, avait utilisé les « diamants de la Couronne ».

Il ne savait peut-être pas que, durant les 100 jours, Louis XVIII réfugié à Gand, les y avait emportés, pour les ramener ensuite en France. Cet événement provoqua alors ce mauvais calembour, qui, en parlant du Roi, disait : « Il est notre Père de Gand ».

Toujours est-il qu'en 1853, l'on démontra quelques uns de ces bijoux pour parer la future souveraine : Bagues, coiffures, diadème, bouquet de joaillerie, bracelets, colliers, éventails, peignes, broches furent exécutés avec un soin extrême chez tous les fournisseurs de la (nouvelle) couronne, ainsi qu'une magnifique « parure » : diadème, pendants d'oreilles, collier et ceinture formés de saphirs et de diamants. Cette dernière « marquant la finesse d'une taille de Nymphe » (47 cm dit-on !)

Le souverain offrit aussi à sa fiancée, le « Talisman de Charlemagne », pendeloque de perles et de saphirs qui enchâssaient un morceau de la Vrai Croix. Elle avait été envoyée au Grand Empereur par Haroun al Raschid, et, de mains en mains, au cours des siècles, passa au Chapitre d'Aix, qui en fit don à l'Impératrice Joséphine.

A ces bijoux somptueux, il fallait des toilettes... Impériales et Mesdames Vignon, Palmyre Virot, et beaucoup d'autres exécutèrent des merveilles, des créations, somptueuses aussi pour la belle fiancée : robes du soir, manteaux de cour, robes de campagne, peignoirs, mantelets, lingerie de toutes sortes et surtout Robe de Mariée, exécutée en « velours épinglé » blanc, garni de point d'Angleterre auquel se mêlaient des diamants en guise de boutons.

L'Empereur portait des décorations toutes neuves, en pierreries.

Le mariage eut lieu le 30 janvier à Notre Dame.



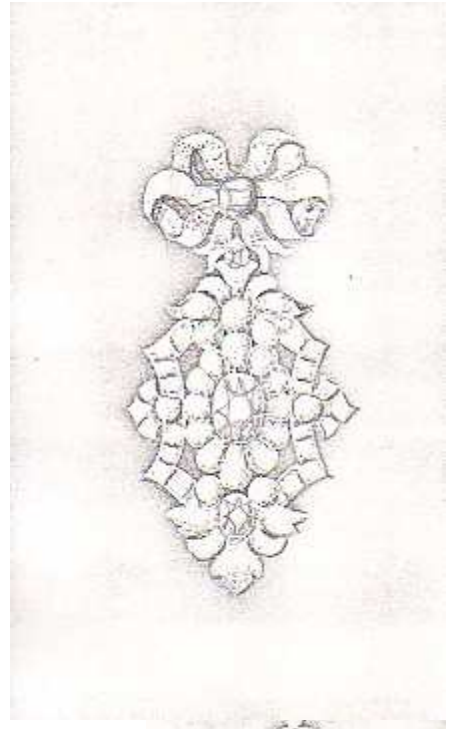
Octave Aubry nous dit : « Dans le soleil, précédé des musiques militaires et d'un long cortège de voitures, ainsi que de troupes, le carrosse du sacre, cristal et dorure, flanqué de Maréchaux et des Officiers de la Couronne, chemina au pas de ses huit chevaux noirs, devant les tribunes, charpentées depuis le Palais Royal, par la rue de Rivoli et la Place de l'Hôtel de Ville, jusqu'au parvis Notre-Dame. Toutes les Cloches de Paris sonnent à la volée, le canon des Invalides, de minute en minute, secoue l'air, les acclamations s'élèvent, meurent et renaissent.

Derrière les glaces, saluent le blanc visage d'Eugénie, sans ses voiles, et le profil de l'Empereur tête nue, souriant... Elle, étourdie par le bruit, les éclats de lumière sur les cuirasses, les piaffements des chevaux, les cris de la populace... ne pense à rien de défini : il lui semble flotter hors du réel...

Il faut une heure pour arriver jusqu'au parvis, que les maisons à pans de bois chargent encore de l'humanité du Moyen Âge ».

« Une décoration, criarde, aux statues de plâtre et d'écrit de carton, cachent le portail, mais, heureusement, parsemée de beaucoup de drapeaux, de grandes oriflammes, de bannières, flottant sous ce doux soleil de janvier ».

« En descendant du carrosse, Eugénie ne prend pas le bras que lui tend l'Empereur, mais se tournant vers la place, et, à l'immense foule, comme si elle était dans un salon, elle fait sa grande révérence de cour, si souple, si ployée, qu'on croit toujours qu'elle ne pourra se relever !



Une rafale d'acclamations lui répond : Geste élégant, qui lui gagne des milliers de cœurs » . . .

« Le couple Impérial est reçu dans la basilique par Monseigneur Sibour, la Nef brille de 15000 cires, et environ cent musiciens, soutenus par les grandes orgues, jouent la marche du « Prophète » ».

« La robe de velours blanc entre les mitres dorées, glisse sur le blanc tapis. Sur ses bandeaux ondulés, dominant le voile léger, le diadème de saphirs et de diamants, brille, tandis que les orgues mugissent sous la voûte. . . »

« L'archevêque s'avance, prononce les paroles sacramentelles et remet, à l'Empereur, l'anneau qu'il place au doigt de l'Impératrice. . . La messe commence, avec les chants entendus autrefois par Napoléon et Joséphine. . . Les cierges de l'offrande sont présentés au Souverain par le Prince Napoléon, imposant dans l'uniforme de Gala ; à Eugénie par la Princesse Mathilde, fagotée dans une tunique de velours rouge, brodée d'or, qui semble taillée dans un rideau. . . »

« Qui, à cette heure, se rappelle le Sacre ? Le conspirateur de Décembre, hanté d'idées sociales, hardi, mais secret et sans génie, serait il mieux traité du destin que le soldat de Marengo ? »



Cependant, Charles Martial Bernard avait maintenant atteint ses 30 ans, et, aidé de sa Mère, dirigeait depuis sept ans, la maison, dont le renom n'avait fait que croître. La vie avait maintenant repris son cours normal, avec l'Empire établi, et il songea alors à se marier.

Il épousa, le 9 janvier 1853, à Notre Dame de Bonne Nouvelle, une parisienne : Elisabeth Laure Colliez, née 110 rue Montmartre le 8 décembre 1831. Elle était la fille de Théodore Colliez (1797-1835) et de Zoé Elisabeth Guereau (1811-1871), qui

demeurait en 1853, avec son second mari (et beau-frère) : Adolphe Colriez (180.-1876), 18, rue de la Grange Batelière.

Je vois, dans le contrat, que mon Grand Père apporta en dot la somme de 148 219 francs – ses affaires par Somelles, et le fond de la joaillerie – et Laure, un trousseau complet, et une somme de 10 000 francs.

À leur mariage, Charles était entouré de sa Mère et de son frère Henri Prosper, et Laure avait près d'elle sa Mère et son beau-père, ainsi que son frère Léon Colriez qui accompagnait sa jeune demi-sœur Lucie, née en 1841.

Le jeune ménage s'installa naturellement rue de la Paix, où leur Mère et belle Mère, Henriette demeura également.

Elle y vit donc naître, le 24 octobre 1855, son petit fils Henri, qui fut baptisé le 7 janvier 1856, ayant pour marraine sa Grand Mère maternelle Joé Colriez.

Il est probable qu'en cette année 1855, il y avait à l'atelier, un intense travail, car les Souverains français avaient été invités par la Reine Victoria, et qu'ils se rendirent à Londres, en emportant des cadeaux précieux, au mois de février.

Je retrouve une liste énumérant les présents emportés par les voyageurs impériaux :

- Une tabatière, avec chiffre de SM en brillants, sur émail bleu : 169 gr d'or, 63 brillants, 2 200 francs.

- Un encadrement en or massif, pour un portrait de l'Empereur, par Liénard, sur porcelaine, avec ornements genre renaissance, et guirlande de laurier, grand aigle au sommet, 3 250 francs

- Une autre, genre oriental, 75 brillants 302 gr d'or, 3125 francs

- Un service à thé complet, en argent, avec 10 tasses, cuillers, pince, feuille à thé, passoire, pesant 14 kgs 830 d'argent, contenus dans une gainerie en chèvre, 8 725 francs

- Un service d'argenterie : un plat, 4 casseroles avec « couronnement d'animaux divers » moulés et ciselés, 8 écuelles et 48 cuillers, pesant 18 kgs 274 d'argent, 6 270 francs. 1 coffre en chèvre garni de cuivre.

Tels furent les cadeaux que reçurent Victoria et le Prince Albert.

Ce voyage fut fort utile pour l'union des deux pays,... et, en même temps très agréable, « car chaque couple de souverains éprouva pour l'autre, une immédiate sympathie, et durant les jours passés à la Cour d'Angleterre, l'entente la plus cordiale régna, sans aucun nuage ».



Eugénie



Victoria

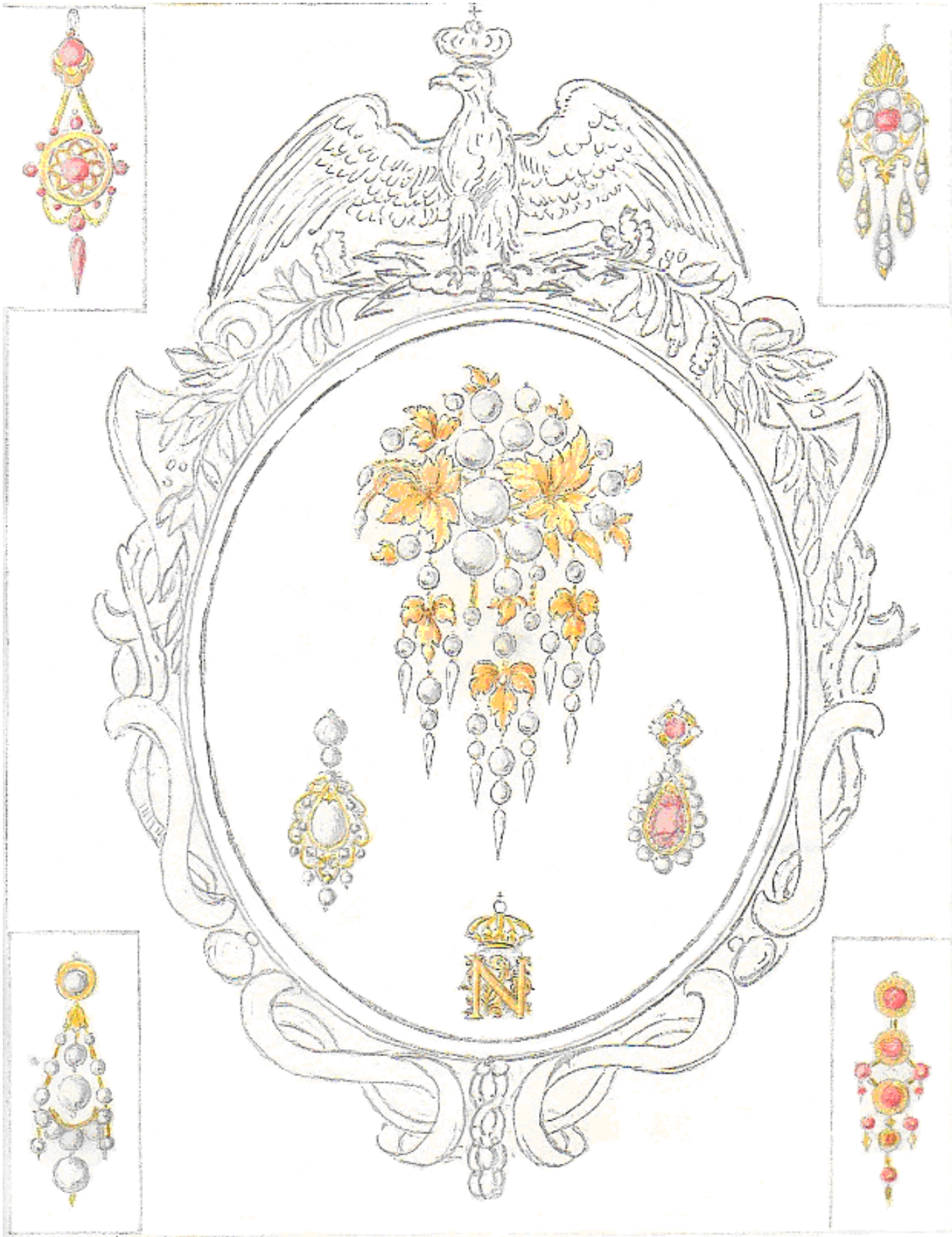


Napoléon III



Le Prince Albert





Les souverains s'entretenaient à merveille, et, tandis que Napoléon et le Prince Consort, ainsi que leurs ministres, parlaient de politique, Victoria et Eugénie devisaient amicalement, la Reine donnant même à l'Impératrice de pertinent conseil écouté fort attentivement ! Mais il fallut se séparer, et les adieux, paraît-il, furent fort émouvants ».

Cependant, la Reine Victoria fit aux Souverains français la promesse de rendre, l'année même, leur visite en allant à Paris, à l'occasion de la première Exposition Universelle qui devait s'ouvrir le 18 août 1855.

Pour cette manifestation, on avait élevé, aux Champs Elysées, un beau et grand bâtiment (à peu près sur l'emplacement du Grand Palais) que l'on avait appelé Palais de l'Industrie. Il demeura très longtemps en bordure de la belle Avenue, puisque je l'y ai encore vu dans mon enfance, et n'a été démoli qu'au moment de l'exposition de 1900.



Palais de l'Industrie, construit pour la première exposition universelle

Les souverains anglais, furent accueillis par Napoléon à la Gare du Nord, puis reçus au Château de Saint Cloud, où l'Empereur et son entourage séjournèrent en été.

Le Prince de Galles (futur Edouard VIII, et sa sœur Augustine, qui devint impératrice d'Allemagne) était aussi du voyage. De belles fêtes remplirent leur séjour : Galas à l'Opéra, Bal à l'Hôtel de Ville, théâtre, puis superbe réception à Versailles, dans la Galerie des Glaces, décorée d'après des gravures du temps de Louis XV, et qui redevient pour un soir, la plus belle des salles de bal.

L'exposition attirait en France beaucoup d'étrangers, de Souverains, de Grands Personnages, et beaucoup aussi de représentants d'industrie et de commerce. Elle se termina le 15 novembre, par la distribution des récompenses, au Palais de l'Industrie, véritable apothéose pour la France... et pour Napoléon III. Entouré de ses parents, de généraux, de hauts fonctionnaires français et étrangers.

« Mais à l'enivrement de cette journée, s'ajoutait une autre joie, car un grand événement s'annonçait, en la naissance – future d'un petit prince ». « L'Empereur, naturellement, désirait un fils, qui continuerait la dynastie ».

« Cependant, si la Princesse Mathilde se réjouissait, il n'en était pas de même pour son frère !... l'enfant attendu venant contrarier le rêve qu'il caressait !

Et celui-ci prit fin le 16 mars 1856, à la naissance du bébé. »

« Jusqu'alors, il était héritier présomptif aussi fit il une scène terrible, refusant de signer, en sa qualité de premier Prince du sang, l'acte de naissance. Sa sœur, excédée, lui dit alors : « Que signifie ce caprice ? L'évidence est là, et ce n'est pas ta mauvaise humeur qui la fera changer. Et menaçante, elle lui tendit la plume ! Furieux, il signa, et, si violemment, qu'il tacha l'acte ! ».

Le baptême eu lieu quelques temps après, à Notre Dame.

On se servit, à cette occasion, du « baptistère de Saint Louis », merveilleux bassin arabe, incrusté d'argent, qui avait été rapporté par Saint Louis de la croisade vers 1254.

Le bébé Prince, après son baptême, fut couché dans le magnifique berceau que la ville de Paris avait offert au fils de Napoléon III et dont voici la description :

« La balancelle a la forme d'une nef, avec les armes de Paris disposées en proue, et supportées par un Aigle. A la tête du berceau, une femme drapée, debout, maintient, élevée, la couronne impériale, dont s'échappent les rideaux. Toutes les parties d'or avaient été exécutées en ciselure par différents orfèvres ».

Octave Aubry dit, après nous avoir décrit cet étonnant chef d'œuvre : « Après la naissance tant désirée du Petit Prince, l'euphorie fut générale, et tous pensaient alors à un avenir plein de promesses. La cour n'avait jamais éclaté d'un tel luxe, et tout Paris vivait dans une frénésie d'élégance et de plaisir extraordinaire. Aux Tuileries, à Saint

Cloud, à Fontainebleau on recevait des Princes étrangers, venus en cohorte ; de Frédéric Guillaume de Prusse, du Grand Duc Constantin, du Duc de Brunswick, du Roi de Bavière, à la Reine de Hollande ! Les fêtes joignaient les fêtes. On en vint bientôt aux bals masqués et costumés.

« Cependant, le premier, hasardé par Eugénie, avait d'abord fait presque scandale. . . mais, bientôt la ville entière en donna, et l'on y tournoya sans répit, au son des valses de Strauss, de Waldteufel et d'Olivier Métra ».

« Soirs de printemps, aux Tuileries, triomphe de tout ce qui brille : la beauté, l'argent, le bonheur. Sous la crinoline, fille lointaine des Vertugadins de la Renaissance, les plus jolies femmes de l'Europe, les plus coquettes, les plus légères, sont là, dansant, babillant, riant, cherchant à intriguer, à plaire, ou, seulement, à paraître ».

On semblait avoir bien oublié, en ce moment la tragique soirée de 1858, où Napoléon et Eugénie échappèrent par miracle à l'attentat d'Orsini, et qui fit autour d'eux plus de cent cinquante morts !

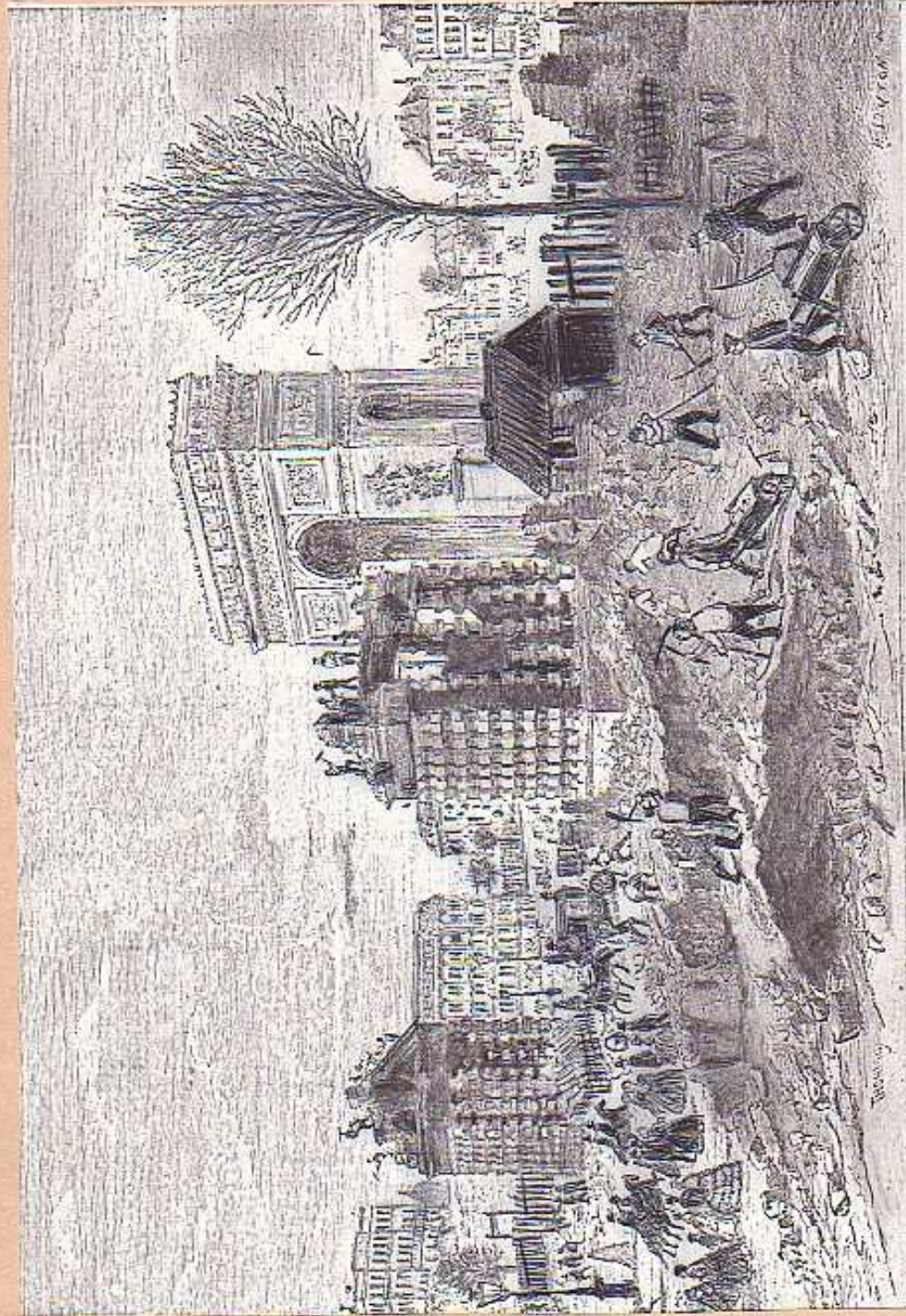
Quelques invitations témoignent que notre jeune ménage était parfois convié à ces réunions, mais nous pensons qu'il vivait agréablement dans son beau logis du 1, rue de la Paix, et que l'atelier travaillait sur un rythme accéléré, comme l'attestent les livres de compte.

Le quartier cœur de Paris, aux rues déjà si spacieuses, n'eût pas, dans un voisinage très proche, à souffrir des bouleversements, que, année après année, avaient créés dans toute la ville, les gigantesques travaux entrepris par Haussmann, et qui étaient en train de modifier complètement l'aspect de certains quartiers.

Assez près cependant, on avait percé l'avenue de l'Opéra, le boulevard Haussmann, et tant d'autres voies, trop larges, presque, pour les voitures et les omnibus à chevaux qui y circulaient alors !

L'essor du bâtiment se joignait à celui du commerce en général et à tant d'industries nouvelles, témoignant au monde la prospérité du pays.





Cette gravure représente la place de l'Étoile lors de la démolition des barrières de Ledoux en 1860. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, cinq allées seulement partaient du carrefour ouvert au milieu de pelouses en amphithéâtre. En 1806, Napoléon ordonna d'y construire un arc gigantesque en l'honneur des armées françaises. C'est en 1854 qu'Hausmann créa sept nouvelles avenues, portant ainsi à douze le nombre des voies rayonnantes. (Coll. Viollot.)



Épée du premier Consul dite “ épée du sacre ”

---



Longueur

95 cm

Matériaux

acier

jaspe

or

Pierre d'imitation

Datation

1801 – 1802

Portée par Napoléon lors de la cérémonie du sacre, le 2 décembre 1804, cette épée est fabriquée en 1801-1802 et symbolise le pouvoir du premier Consul. La poignée en jaspe et or est **rehaussée de quarante-deux brillants dont le Régent, pierre de 136 carats**. Les brillants sont remplacés par des pierres d'imitation en 1812, lorsqu'une nouvelle arme de cérémonie est réalisée avec ceux de l'épée consulaire. Malgré ce changement, elle reste l'un des objets intimement liés au pouvoir de Napoléon.

